

LA PLAIE

MICKAËL RÉMOND

PARTIE I

1. VIDÉO 1 DE 4: ALIX K.MP4

Paris, Jour J – 10 h 27

Elle l'a tué. Les images en noir et blanc des caméras de sécurité donnaient un aspect irréel à la scène. L'enregistrement n'avait pas de son, les images étaient saccadées comme un vieux film muet. Les expressions des visages semblaient exagérées, simulant la surprise, puis la peur, avec une outrance tragicomique. Il manquait la figure souriante de Chaplin ou Keaton pour faire rire l'audience. Les ombres projetées par l'éclairage cru du *data center* évoquaient plutôt Nosferatu. L'incarnation du mal, une soif de vie et de puissance sans limite. Même au deuxième visionnage, la tension qui montait vers l'horreur me souleva le cœur.

Elle a gardé son sang-froid. Elle n'a pas tremblé. Elle a sorti un spray de son sac à main, a pris le temps de se couvrir le nez et la bouche, puis lui a aspergé le visage. Il a compris, il a d'abord souri, malgré tout, c'était flou, c'était fugitif, mais il lui a pardonné. À sa façon, il l'aimait, encore, jusqu'au dernier moment. Seulement alors, il a perdu le contrôle, il est mort, parti dans d'atroces souffrances, suffoquant, se tordant sur le sol

dans son hémorragie interne. Quand je ferme les yeux, je revois encore les soubresauts de son corps se contractant comme un poisson hors de l'eau.

Cela a pris quoi, une minute ? Une minute longue comme l'éternité de la mort. Puis, il a cessé de bouger. Elle s'est avancée et elle l'a touché de la pointe de son escarpin. C'est bête, ça m'a choqué, cette froideur, mais c'était logique. Aucune réaction, il n'était plus qu'un corps inerte. De la chair. Il est parti comme tous ceux qui sont morts ce fameux soir où la Plaie s'est ouverte pour tous les avaler.

Elle s'est reculée, puis elle a sorti son téléphone. Elle a demandé de l'aide, évidemment. Le corps ne pouvait pas rester là. Le corps baignait dans ses fluides corporels, elle ne voulait pas se salir les mains. Elle a fait quelques aller-retours dans le *data center*, entre les baies de serveurs, mais ne paraissait pas nerveuse. Elle avait les yeux rivés sur l'écran de son mobile, elle répondait peut-être à quelques mails, envoyait un ou deux messages, la routine d'une femme trop occupée.

Son acolyte est arrivé peu après, il ne devait pas être loin, la brute au crâne rasé, celui qui a cette tête en forme d'obus, qui semble trop petite pour son corps aux proportions... étranges, j'ai failli dire immondes. Il poussait un chariot, de ceux qui servent habituellement à transporter les ordinateurs que les opérateurs doivent *racker* dans les baies. Il s'est couvert le visage d'un masque chirurgical – on est jamais trop prudent – puis a traîné le corps par les pieds, sur le sol. Il s'est penché pour le prendre par les aisselles et l'a soulevé pour l'asseoir sur le socle en métal froid du chariot. Le corps était encore souple, la tête a basculé vers l'avant, puis il est tombé sur le côté. Le type a replié les jambes qui dépassaient. Le corps s'est retrouvé sur le flanc en position fœtal. Il l'a secoué pour en vérifier la stabilité. Satisfait, il fit un demi-tour maladroit avec le chariot dans l'allée exiguë, entre les racks. Puis, il a fait un petit geste de la

tête, façon, c'est bon boss, je gère, et il est sorti du champ de la caméra. Elle s'est attardée devant les traces sur le sol, les restes de l'agonie de son amant, a pris un air dégoûté a envoyé un nouveau message puis s'en est allée. Pour elle, l'affaire était terminée. Un peu plus tard, le chauve à la tête d'obus est revenu nettoyer. Le reste des images n'est qu'un plan fixe, hypnotisant sur le *data center* désert. J'ai mis un moment avant de me résoudre à arrêter la lecture. J'en savais assez sur elle. Cela ne fit que confirmer ma détermination.

Si on l'attrapait, elle plaiderait certainement l'égarement, le crime passionnel, peut-être la légitime défense. Ou le suicide. On ne retrouverait certainement jamais le corps, son homme de main avait l'air doué pour ce type de contingence logistique. C'était la base du métier. S'il y a avait un examen de tueur, l'épreuve de suppression définitive des corps devait avoir un gros coef. Je n'espérais aucune erreur de sa part.

Est-ce qu'elle allait s'en tirer ? Cette probabilité m'a rendu triste. Seulement triste ? Oui, je réserve ma révolte, ma rage pour ce qui m'attend. Je leur en veux à tous les deux, à leur amour aveugle qui les a égarés. Non pas que je leur attribue directement la mort de mon pote, mais je ne peux m'empêcher de croire que c'est cette rencontre qui a tout déclenché, comme deux éléments chimiques qu'on n'aurait jamais dû laisser fusionner.

Je refais certainement l'histoire à ma façon, je n'y peux rien, c'est devenu ma raison d'être, je veux dénoncer, placer le point final à cette séquence d'événements qui aujourd'hui m'envoie au combat.

D'une certaine façon, ils ont été l'instrument d'une force irrésistible. J'ai toujours su que la bête n'avait pas disparu. Elle était là, peut-être depuis la nuit des temps, comme un mauvais génie, un mal millénaire endormi. La bête s'était simplement retirée, tapie dans l'ombre, recroquevillée dans le ventre de

Paris. Dans mes cauchemars, je l'imagine les yeux mi-clos, on l'aurait cru morte, elle attendait son heure.

Aujourd'hui, je vais libérer les dragons tapis au cœur la ville. Je suis le bras armé de la vérité. Je n'en reviendrai peut-être pas. Peu m'importe, car il faut bien que tout cela cesse. Ce sera aussi ma propre libération.

Mes amis, que s'envolent les dragons, que le spectacle commence !

Dans la délivrance d'un sommeil millénaire

Dans le chaos

Dans la souffrance des morts qui renaîtront de leurs cendres

Dans la brûlure d'un feu au goût souffre

Que de cette plaie béante s'élèvent les dragons.

* * *

L'homme à l'écran baisse les yeux. Il reste immobile un instant, comme pour repousser les émotions qui l'envahissent. Dans la vidéo, le temps semble suspendu, avant qu'enfin, avec des gestes lents, il plie en quatre la feuille sur laquelle est inscrit le poème qu'il vient de lire. Il glisse le papier dans sa poche de chemise avant de se lever puis de tendre le bras vers la caméra pour arrêter l'enregistrement. L'image se fige alors sur le visage décharné du jeune homme. Les traits tirés, l'air fatigué et le regard dément, il est immortalisé dans une expression qui le rend éternellement sombre.

La machine en face de moi a tout entendu, tout vu, tout analysé. Rassurante, hypnotisante, une barre de progression avance lentement à l'écran pour signifier qu'elle ingère les données. *Analyse de la voix*. Pour elle, c'est juste un paramètre

de plus à prendre en compte pour m'aider à reconstituer l'histoire et lui apprendre l'origine de sa propre création.

Après un long moment, la machine traitant la première vidéo a fait d'elle-même le recouplement. À l'écran, elle suggère la fiche avec laquelle le témoignage d'Alix devait être associé.

Ajouter dans le dossier d'Alix Klineman ?

J'ai validé d'un clic précis de la souris. Je suis satisfait. La machine commence à cerner Alix. Bientôt, elle pourra reconstituer les zones d'ombre, lorsque nous rentrerons dans le cœur du dossier. Enfin, nous pourrons alors parler d'Hector Mahi. Après tout, il est au centre de l'histoire que je veux retracer.

2. APOLLINE SE PLANQUE

Paris, Jour J - 2 ans et demi (à peu de choses près, ce sont des faits qu'on m'a rapporté, alors, ça fera l'affaire, ne chipotez pas !)

Alix Klineman avait une gueule de bois, comme il n'en aurait peut-être plus jamais. Ce n'est pas tous les jours qu'on fête ses vingt ans ! Encéphalogramme plat, activité cérébrale nulle. Son crâne menaçait d'exploser, son foie peinait à éponger les cocktails trop sucrés – et il fallait l'admettre un peu dégueulasse – qu'il avait ingérés toute la nuit. *Sex on the Beach*, tu parles d'une publicité mensongère, on te vend du rêve, et ça n'assure pas derrière ! Pourtant, ils avaient tenté de la rejoindre, cette plage, la plus proche. Ils avaient fini la soirée face à la pointe de l'île de la Cité, hilares, vautrés sur un des tas de sable déversés chaque année à Paris sur les bords de Seine. Ils s'y étaient endormis. Par quel miracle se réveillait-il dans son lit ? Mystère.

L'écran de son téléphone au pied du lit indiquait à peine 10 h. Alix sortit prudemment un pied de son drap, puis se ravisa

en se souvenant que c'était dimanche. Il pouvait se rendormir, si la nausée le laissait en paix. Il tenta d'ignorer sa bouche pâteuse et la soif qui faisait de sa langue un papier de verre râpeux. Il ferma les yeux, le test ultime. La pièce ne tournait plus autour de lui. Il était clean, stable, immobilisé par l'étau de la déshydratation qui lui enserrait le crâne. Il calma sa respiration pour repartir dans un cycle de sommeil.

Alors que son corps se relâchait, le bruit agaçant d'un moteur électrique le détourna de ses bonnes résolutions. Aigu, crispant comme un moustique tournant autour de ses oreilles. Il se redressa sur son lit et rouvrit les yeux. De l'autre côté de la pièce, un monstre difforme agitait lentement ses tentacules mécaniques. Le robot en carton-pâte s'agitait dans un coin, au milieu de toiles, de chevalets, de peintures, de fer à souder et de composants électroniques en tout genre. La machine qui s'agitait était une de ses dernières œuvres, une installation destinée à un squat d'artistes dans le XVIIIe. La bête difforme était librement inspirée du bestiaire de Lovecraft, comme si Cthulhu l'ancien avait eu des rejetons avec l'alien d'HR Giger. Le moteur s'arrêta et les yeux du monstre mécanique se mirent à clignoter. RIP, sa grasse mat'. *ChtAlien* avait parlé, un nouveau message l'attendait sur le canal d'urgence. Le robot stoppa son mouvement dans une posture menaçante.

Alix se leva. Trop vite. L'équilibre lui fit défaut, rien qu'un instant. Il retomba lourdement assis sur son lit. Il ne pourrait rien faire sans un puissant cocktail, citrate de bêtaïne, aspirine et caféine, *ass on the gogue*, l'antidote au lendemain de cuite. Il tira le rideau qui séparait son lit du coin salon pour rejoindre la salle de bain et s'arrêta net. La vision d'une tête de mort lui plissa les yeux. Un squelette le fixait, sourcils plissés, le *trooper* d'Iron Maiden sur le TShirt de Maxime, un de leurs groupes favoris. Son pote était là, allongé sur le canapé. Perturbé par la

présence d'Alix, Maxime se retourna en grognant, sans se réveiller. Au pied du canapé, une bassine était posée en évidence, comme pour assurer la sécurité de la moquette défraîchie. Alix s'avance en retenant sa respiration, *ouf*, le récipient était vide. Son estomac fragile n'aurait pu supporter un haut-le-cœur.

Le robot reprit sa danse funèbre. *C'est bon, j'arrive*. Alix se hâta de préparer un café, déversant les restes du paquet d'arabica dans le filtre en papier, avant de ramener le contenu de son armoire à pharmacie pour le diluer dans un grand verre d'eau. Il fit une grimace en l'avalant cul sec.

Le bruit de succion de la cafetière emplit la pièce, lui indiquant que le breuvage était prêt. Maxime ne réagit toujours pas, il dormait d'un sommeil profond et s'était mis à ronfler en réponse au chant de la cafetière. Alix laissa le bienheureux cuver. L'odeur suave du café chaud emplit la pièce. Alix s'en versa une large tasse et embarqua le pot complet avec lui. Il s'installa enfin devant son ordinateur portable, posé sur la vieille table en Formica familiale, une relique rare et prisée aujourd'hui.

Un message urgent était arrivé dans sa boîte de réception, sur le forum de hacking. Il saisit son pseudo pour se logger. *Keyxorcist*. C'était un vieux nom, choisi à l'adolescence, qu'il n'utilisait plus désormais. Il en avait un peu honte, il faudrait qu'il le change un jour. C'était pourtant son titre de noblesse, acquis dans sa maîtrise intuitive du débogage. On appelait Alix lorsque les systèmes fonctionnaient de manière inattendue. Comme un magicien noir, il exorcisait les programmes, traquait tout ce qui paraissait cassé dans les systèmes informatiques, fondait comme un faucon, avec une intuition sans pareil, sur la ligne de code qui déconnaît.

Alix sélectionna le seul message non lu d'un clic. Le texte

s'afficha en plein écran. Il provenait de *DCEption*. Un de ses héros. Il ne l'avait jamais contacté. C'était toujours Alix, qui lui écrivait pour lui demander des astuces. Pourquoi utilisait-il le canal d'urgence ? Alix décrypta le message avec sa clé privée.

Alors qu'ils avaient toujours échangé en anglais, le message était cette fois en français.

> *Je quitte B. pour m'installer à Paris. J'ai besoin de ton aide. Possible de me procurer une identité complète ? La totale, nouveau nom, passeport, histoire crédible et traces dans les systèmes français qui valident mon existence. Je peux payer un service premium.*

B signifiait Berlin dans ce cas précis. Service premium, ça voulait dire plusieurs dizaines de milliers d'euros, dont une brique pour Alix. Et l'opportunité de bosser avec lui à Paris. Le type d'occasion qui ne se refuse pas.

Alix répondit immédiatement.

> *Je m'en occupe -- Keyx*

Alix allait éteindre son ordinateur, mais la réponse tomba immédiatement. Son correspondant était derrière sa machine.

> *Un dossier pour une femme, la quarantaine ?*

Bordel, *DCEption* ! Alix allait devoir retrouver ses marques. Il masqua sa surprise d'une réponse succincte.

> *OK.*

> *Traitement accéléré ? Je paie le bonus.*

> *Pour quand ?*

> *La semaine prochaine.*

> *Semaine prochaine ? T'es malade ou quoi ?*

> *Je croyais que t'étais plus fort que ça, Keyx.*

> *Ça va, mes parents ont arrêté de me faire ce coup-là quand j'avais six ans. Même pas cap, ça ne marche plus.*

Alix ajouta après un instant de réflexion.

> *Je vais voir ce que je peux faire.*

En pressant la touche « Entrée », il prit conscience de s'être encore fait avoir. *Et merde !*

. . .

Pour finaliser les papiers, Alix s'était endetté auprès d'individus peu fréquentables. Pas en argent, *DCEption* avait tout réglé, mais il avait dû promettre un retour d'ascenseur à ses contacts à Paris pour obtenir le « dossier » en urgence. Cela en valait la peine, l'opération lui rapportait suffisamment pour tenir un an de plus, avant de trouver un boulot.

Il avait inventé un nom, chatté avec *DCEption* pour lui créer un passé crédible qui lui permette d'obtenir un job. Ils s'étaient mis d'accord pour en faire une universitaire. Il avait falsifié un diplôme et ajouté son nom dans la liste des anciens de Normal Sup.

DCEption lui avait envoyé une photo, Alix avait eu du mal à formuler une impression. C'était certainement l'objectif. La photo avait quelques années, prise sur un fond blanc, avec un flash trop écrasant. La fille était brune, avec une coupe courte au-dessus d'un visage rond. Sur la photo d'identité, elle ne souriait pas, semblant le toiser d'un regard sévère de ses yeux noirs.

DCEption l'avait taquiné en envoyant son portrait.

> *Alors, trompé sur la marchandise ?*

Alix s'était senti bête, il n'avait su quoi répliquer, flairant la question piège. Elle l'avait immédiatement recadré.

> *T'avise pas à me saouler, me draguer, ou fantasmer je ne sais quoi. Je connais tes perversions. J'ai suffisamment de mouchards chez toi. Ne t'amuse pas à ça !*

Alix avait ri jaune, puis s'était rassuré en se disant qu'elle bluffait certainement.

C'était un jour sans soleil, un jour de grisaille comme Paris pouvait vous en réserver. Tout devenait alors insipide, le relief

des immeubles haussmanniens disparaissait, l'univers semblait plat et morne comme un jour de pluie. Le brouillard ne s'était pas encore levé, et il pleuvait, justement, d'un crachin qui s'insinue partout, dont on ne sait plus s'il tombe vraiment du ciel ou se génère spontanément dans l'air ambiant, comme dans un hammam glacé.

En arrivant sur le parvis de la gare de l'Est, Alix rajusta la capuche qui recouvrait son crâne, et remonta la fermeture éclair de son blouson imperméable. Il était encore tôt, le bruit de ses pas sur l'esplanade déserte était étouffé par l'humidité ambiante. Une image lui vint à l'esprit, celle d'un homme s'avançant à l'aube sur le pont des espions, prêts à échanger de précieux contacts trop au fait des secrets gouvernementaux. Cette image faisait écho à l'image qu'il avait projetée sur *DCEption*. Qui était cette femme ? Que fuyait-elle en Allemagne ? Que venait-elle faire à Paris ?

Alix retira sa capuche une fois dans la gare. En approchant des quais, le vent qui traversait la gare de l'Est de part en part le fit frissonner. Il regarda autour de lui, tentant de repérer un homme, ou une femme, qui aurait pu le suivre. Les passants paraissaient pressés d'attraper leur train de banlieue ou leur TGV vers une grande ville de l'Est. À quoi s'attendait-il ? Un type posté dans un coin de la gare en train de lire le *Frankfurter Allgemeine Zeitung* en l'observant du coin de l'œil ? Le ridicule de l'image lui permit de se détendre.

Le Moscou Express était annoncé sur le quai 9. La ligne couvrait 3000 kilomètres, 39 h de voyage au total. *DCEption* avait confirmé qu'elle avait bien embarqué à Berlin, 10 h plus tôt. Alix remonta le flux des voyageurs qui se déversait au travers de la gare. Ils marchaient vite, connaissaient leur chemin. Il était le seul à patienter, *DCEption* s'avança vers lui sans hésiter.

La femme portait une tenue confortable, adaptée à une nuit

dans le train, un large sweat qui camouflait ses formes. Elle voyageait léger, portant juste un sac à dos de randonnée comme une étudiante en vacances. Alix s'en inquiéta.

— Tu n'as pas d'autres bagages ?

— Discrétion, discrétion, mon ami. J'ai l'air de venir passer le week-end ici, non ?

— Oui.

— Pas de contrôle ?

— Non. Tous les contrôles sont faits avant Berlin. Personne ne sait que je suis à Paris.

— Alors, c'est parfait.

Elle s'immobilisa au milieu de la gare, regardant autour d'elle, attendant surtout qu'Alix prenne la direction des opérations. Un silence pesant s'installa et dura avant qu'Alix s'en aperçoive.

— Ah, oui. On va se poser, je te propose de prendre un café. Je vais te remettre les documents, au calme.

Ils sortirent tous deux de la gare pour s'installer à la brasserie qui faisait l'angle en face, anonyme à souhait. Touristes en transit et choucroute à toute heure. Tout un programme. La femme commanda un simple expresso et un croissant – *j'en mourrais d'envie* – Alix opta un double expresso pour se remettre d'un réveil trop matinal. Une fois le serveur disparu, il entra dans le vif du sujet en sortant une pochette cartonnée de son blouson.

— Tout est là, permis de conduire, diplômes, carte de bibliothèque, de don du sang. J'ai même ajouté une carte de fidélité d'un caviste de mon quartier. Tu as déjà pas mal de points. Je t'ai pris un téléphone avec une nouvelle carte SIM. Tu ne peux plus utiliser le tien.

Elle acquiesça. Il sortit un petit document marron de la pochette et lui tendit.

— Et évidemment, le passeport. Français, ajouta-t-il.

Il avait tenu à lui laisser la surprise du nom qu'il avait choisi pour elle. Elle l'ouvrit et esquissa son premier sourire depuis son arrivée. Elle se détendit comme si elle commençait à croire, enfin, à la nouvelle vie qu'elle s'était offerte.

Alix était fier de son choix. *DCEption* parlait un français fluide, mais avec un léger accent qui lui donnait un charme particulier. Le nom était parfait pour elle, d'origine allemande, comme elle, mais avec consonance française.

— Apolline Planck ? Bien joué. Comment tu savais que j'étais fan du physicien¹ ?

— Je ne savais pas, Apolline – Alix prit plaisir à appuyer sur son nouveau prénom. La mécanique quantique, c'est ton truc, non ? Et puis, tu viens de Berlin, j'ai cherché un nom relativement passe-partout, mais qui te relie à ton pays. Et j'avoue que je me suis amusé avec le jeu de mots. Planck, planquée. Ça correspond, et ça claque, non ?

DCEption, maintenant Apolline lui sourit. *Oui, ça claque*. Et c'était parfait pour sa nouvelle carrière.

Apolline faisait l'inventaire de ses documents en silence. Alix attendit qu'elle ait terminé avant d'oser lui poser la question qui lui brûlait les lèvres. Il regretta la façon trop directe dont les mots se bousculèrent dans sa bouche.

— Pourquoi tu refais ta vie ici, Apolline ? Qu'est-ce que tu fuis ? La famille ? Un mari violent ? La police ?

Alix la dévisageait. Elle plongea les yeux un moment dans sa tasse, hésita, puis trancha.

— Si on te demande...

Il se rembrunit et détourna lui aussi le regard.

— Ouais, j'ai compris, je dirais que je n'en sais rien.

— C'est ça. Je préfère que tu en saches le moins possible,

sur moi, sur ma vie, sur la cohorte de démons que j'ai laissée derrière moi. Moins tu en sais, moins tu pourras en dire. Si jamais on te torture pour te faire cracher le morceau, vu comment t'es gaulé, je ne suis pas sûr que tu tiennes bien longtemps.

Devant la mine renfrognée d'Alix, elle éclata de rire.

La conversation s'étira. Alix lui posa des questions sur la scène du hacking à Berlin. L'Allemagne, c'était un peu le cœur du mouvement. Le *Chaos Computer Club*, c'était la face visible, mais il y avait plein d'autres groupes ultra-actifs. Le plus souvent c'était des anarchistes, qui trouvaient sur Internet un espace de liberté qui avait disparu dans la société civile. C'étaient des militants, pas des mercenaires. Ils n'étaient pas de ceux capables d'attaquer les systèmes d'un hôpital pour obtenir une rançon. Internet était à eux, à tous, ils voulaient retourner le réseau contre ceux qui voulait le privatiser. Apolline lui raconta anecdotes et hauts faits dont elle pouvait se targuer là-bas. De temps en temps, Alix s'en émerveillait.

— Le blocage de la bourse de Frankfort, c'était toi ?

— C'était mon groupe, oui.

Ils reprirent un café, puis après une discussion animée, la conversation s'essouffla, la fatigue peut-être.

Ils sortirent de la brasserie. La bruine avait cessé de mouiller, l'air était moins humide, presque agréable. Alix ne put se résoudre à la laisser partir, il savait que s'ils se quittaient maintenant, il ne la reverrait jamais. Apolline était absorbée par l'écran du téléphone qu'il lui avait remis. Elle avait ouvert l'application de cartographie et tentait de se repérer.

— Tu as le temps de marcher un peu ? Je te montre le quartier ?

— Pourquoi pas.

Ils déambulèrent dans les rues, sans réel but. Alix décrivait

chaque bâtiment marquant, l'église Saint-Laurent, la mairie, tout en continuant de bombarder Apolline de questions. Elle n'en posait jamais sur lui en retour.

— J'imagine que tu n'as pas d'enfant ?

— Non. Tu dis ça parce que je suis deux fois plus vieille que toi ?

— Non. Enfin, si au début, je croyais *DCEption* plus jeune. Apolline, elle, a l'âge qu'elle doit avoir, celui qui figure sur son passeport.

— Et tu pensais que j'étais un homme, je parie ?

— Oui.

— *DCEption*, c'est le principe, la tromperie. C'est le moteur du réseau. *Sur Internet, personne ne sait que tu es un chien.*

— Quoi ?

— Rien, laisse tomber, c'est un vieux même des années 1990². La tromperie entraîne parfois la déception. Alors, déçu ?

Alix s'arrêta et prit un moment pour considérer la demande. En tentant de répondre à cette question qu'il n'avait pas envisagée, son regard changea de profondeur, se perdit dans le vide comme s'il la jugeait désormais de sa vision d'ensemble, son esprit ouvert à toutes les options. Il la toisa longuement afin de savoir s'il la considérait désormais comme une possibilité. Apolline perçut le changement de posture et le rabroua.

— N'y pense même pas, le jeunot.

La confusion s'empara des commandes, Alix piqua un fard et bafouilla en tentant de se justifier, avant de rendre les armes.

— Pour répondre à ta question, non, je ne suis pas déçu.

Ils continuèrent à marcher. Presque malgré lui, les pas d'Alix le guidèrent vers son studio dans le XI^e arrondissement. En dépit du malaise qui s'était installé entre eux un peu plus tôt, il lui proposa de l'aider.

— On est pas loin de chez moi. Tu sais où crecher ? Tu peux venir, déposer ton sac. Même dormir quelques jours. Sans ambiguïté, juste pour te dépanner.

Elle lui jeta un regard noir

— T'es lourd, Alix, qu'est-ce que t'as pas compris ?

— Rien Apo, j'ai bien compris. J'ai un canapé. Et je sais être subtil et discret, c'est mon deuxième prénom.

Alix ouvrit la porte de son appartement. Ils avaient déjà passé plusieurs jours avec Maxime dormant sur le canapé, sans se marcher dessus, la cohabitation devrait bien se passer. Alix remarqua la bassine vidéo qu'avait utilisée son pote quelques jours plus tôt. Il se précipita pour la ramasser et la ranger sous l'évier. Apolline posa son sac à dos près de la porte et fit quelques pas dans la pièce. Elle fut directement attirée par son matériel électronique, éparpillé sur son bureau, entre son ordinateur portable et les toiles et la peinture.

— Je suis artiste, précisa-t-il. J'utilise l'informatique dans mes installations artistiques. Je les anime, j'ajoute des gadgets pour faire réfléchir sur notre relation à la technologie. Pas encore une star, mais je bosse beaucoup. Je progresse.

En voyant le portable, elle lui précisa qu'elle allait avoir besoin de matériel informatique, des trucs sérieux, qui dépotent, avec des cartes graphiques, des grosses, si possible plusieurs. Alix entendit le sous-entendu, *pas comme ta bécane d'amateur*. Elle effleura le disque dur externe posé sur le bureau et sourit. Comme pour préciser sa demande, elle se rapprocha de son sac à dos et l'ouvrit pour en montrer le contenu. Il y avait quelques vêtements bien sûr, mais Apolline désigna précisément les disques durs qu'elle transportait, des monstres, contenant des téra-octets de données.

— C'est fou, hein ? Tout ce que je possède, tout ce qui a de

la valeur pour moi, tient sur ces disques durs. Je pourrais tous les ranger dans une boîte à chaussure. Ils sont cryptés, bien sûr, ne t’amuse pas à jouer avec. Je vais avoir besoin de capacité de calcul pour exploiter tout ça. Tu peux me trouver du bon matos ?

3. SIXTINE

Paris, Jour J - 2 ans et des poussières
— Tu ne vas quand même pas bosser pour ce
salaud ?

À chaque fois que la discussion en venait aux projets professionnels d'Apolline, Alix ne parvenait plus à garder son calme.

— Je suis venu travailler dans l'intelligence artificielle. C'est ma spécialité. Et la plus grosse boîte d'Europe est basée à Paris. Pourquoi tu crois que je suis ici ? Je ne peux pas simplement ignorer l'existence de IAtus. *Das ist Dumm !*

Quand Apolline s'énervait, son accent devenait plus râpeux. Faute d'arguments, elle finissait par engueuler Alix en allemand. On n'en était pas encore là cette fois.

— Le patron, Alexander Karpathi, travaille pour l'armée. Et pas qu'en France. C'est un mercenaire. IAtus vend sa techno un peu partout dans le monde. Tu vois les petits chiens robotiques mignons qui dansent sur les vidéos virales sur internet ? Il a fait le moteur d'IA¹ pour ces trucs. Imagine-les avec un fusil, c'est tout de suite moins choupi. Quand la bestiole va être utilisée

pour le maintien de l'ordre dans les dictatures les plus modernes du monde, tu feras quoi ?

Alix capta dans son regard qu'il l'avait perdue sur le mot choupi. Elle baissa les yeux, comme pour rendre les armes, mais Alix savait qu'elle ne renoncerait pas. Sa fascination pour Karpathi tournait à l'obsession. Elle avait acheté tous ses bouquins, des plus techniques aux plus triviaux, même ceux dans lesquels il déroulait ses messages, insipides mais inspirants, qui lui valaient d'être invité à l'Élysée.

— Pourquoi tu es là, Apolline ? Pourquoi tu veux bosser avec Karpathi ? C'est pas dans tes valeurs, bordel ! Souviens-toi de Berlin, des hackers, du code d'honneur, des idéaux. C'est le ciment de ces groupes. IAtus, c'est l'ennemi de la cause.

Alix avait insisté sur le mot cause, comme s'il était certain qu'Apolline et lui partageaient une vision commune. Un changement fugitif se produit, le corps de la femme se raidit, ses yeux brillèrent d'une dureté qu'elle laissait rarement apparaître, un mélange de détermination, de rage, peut-être de haine, il n'aurait su le dire. Ensuite, une expression de peur jeta une ombre sur son visage, ses mains tremblèrent, puis Apolline se recomposa. C'était fini, elle avait repris le contrôle. Après un moment de silence, Alix lui tendit une perche.

— T'es là pour le torpiller, Apolline ? Dis-le-moi franchement. Je suis ton homme.

Elle encaissa, ne montra aucune surprise. Cette femme était douée.

— Choupi ? Alexander n'est pas peut-être pas choupi, mais il est brillant.

L'anguille s'était encore échappée.

Alix avait compris qu'avec Apolline, il ne fallait pas trop en demander. Il avait appris à donner pour essayer de passer ses

barrières. En vain. La relation était construite sur l'équilibre instable d'une collocation précaire, et sur une réalité simple, Alix était le seul à savoir qu'Apolline Planck était une illusion, une construction, un être fantomatique sorti de sa propre imagination. Lorsqu'il envisageait la situation sous cet angle, Alix avait la trouille. Pas une peur panique, mais une angoisse diffuse, celle de partager son appartement avec une inconnue en fuite, peut-être une psychopathe. Pourquoi était-elle là ? Après quelques semaines, Alix n'avait pas réussi à percer le mystère. Pourquoi, et surtout, qui fuyait-elle ? Et si Apolline en venait à considérer qu'il était gênant, à l'envisager comme un obstacle à ses desseins en France ? Dans ces moments de doute, Alix en venait à penser qu'elle restait chez lui pour le tenir à l'œil et s'assurer que l'identité qu'il lui avait fournie était solide et que son secret était bien gardé.

Apolline avait pourtant été facile à vivre au début et les craintes d'Alix se dissipaient lorsqu'ils déambulaient ensemble dans la ville. Paris les rapprochait. Elle était avide de s'intégrer, d'adopter le mode de vie local, de découvrir de nouveaux quartiers. Elle aimait vraiment le lieu au point de chercher à s'y dissoudre. Elle raffolait des endroits insolites. Une fois qu'elle eut l'air d'une vraie Parisienne, Alix commença à lui faire partager sa passion de l'art. Il l'emmenait visiter des expos. Ils étaient allés au Louvre, mais elle avait préféré le musée d'Orsay. Alix lui avait présenté des amis, des graffeurs vivant à Aubervilliers dans une ancienne fonderie d'or devenue squat d'artistes. Dans ce lieu monumental, friche industrielle au bord de l'effondrement, ils avaient entrepris de refaire les fresques de la chapelle Sixtine. Ils espéraient ajouter une touche d'humanité sacrée à ce bâtiment délabré, de transcender cet endroit à l'abandon. L'or qui y avait transité ne réveillait pas de rêve de richesse, mais l'envie facétieuse de construire leur utopie sur les ruines du capitalisme.

La première visite fut saisissante. Ils furent accueillis par des graffeurs de blanc vêtu. Les artistes travaillaient avec des masques très filtrants, couvrant leurs voies respiratoires, et portaient une combinaison blanche comme les équipes intervenant dans les zones radioactives. Ils eurent l'impression de débarquer sur Mars. Pendant les sessions de travail, l'air devenait irrespirable, l'odeur corrosive des bombes de peinture brûlait les poumons. Pour voir les artistes à l'œuvre, Alix et Apolline durent également se protéger d'un filtre, au-dessus duquel émergeaient leurs yeux. C'était un temple dédié au regard.

Alix et Apolline revinrent plusieurs fois. Le rituel de fin de journée les faisait voyager. L'ambiance se transformait. Les verrières qui surplombaient l'espace monumental au centre étaient ouvertes et un doux air frais purifiait l'espace central. Des peintres se relaxaient sur des fauteuils de camping, alignés face aux petits anges roses qui volaient désormais sur les murs entre les vieux fours décrépis. Parfois, le soleil couchant se glissait par la verrière pour frapper d'un rai de lumière gracieux les personnages flottants dans le ciel des fresques sixtines. L'endroit dégageait alors une ambiance magique, comme si la main de dieu s'était posée sur ce lieu. Le squat était un havre, un refuge qui tenait la réalité du monde à distance.

Un soir, après une journée de travail intense, les bières et les pétards tournèrent sous la verrière. Alors qu'ils étaient assis tous les deux au sol, le dos au mur face à la plus grande fresque, Apolline se détendit.

— Ça me rappelle Berlin. Il y avait des squats comme ça. Enfin, moi, j'étais plutôt dans les communautés de hackers, moins souvent parmi les peintres, mais c'était la même atmosphère.

— Ça te manque ? demanda Alix.

— Oui. C'était ma famille, je crois. J'aimerais retrouver ça me poser. Tu crois qu'ils m'accepteraient, ici ?

— Je ne sais pas. C'est beaucoup de mecs.

Alix désigna du menton le groupe des sportifs qui préféraient boxer. Dans la petite salle au fond, ils se balançaient de sérieuses mandales au visage, à peine amorties par les casques d'entraînement. Le bruit assourdi de chaque coup et les petits râles qui les accompagnaient ne dérangent pas ceux qui planaient au milieu des anges.

Apolline avait hoché la tête.

— J'ai l'habitude. À Berlin, ce n'était pas non plus des réunions Tupperware.

— Tu faisais quoi dans les squats ?

— J'avais terminé la fac de science, je donnais des cours d'informatique. Mais tu sais Berlin, c'est particulier. Il y a encore cette rage de liberté, le souffle de tous ceux qui ont connu l'Allemagne de l'Est, le poids de la Stasi et du régime totalitaire. Les squats, le hacking, le militantisme politique, c'est normal, là-bas. C'est notre façon à nous de dire, plus jamais ça.

— Tu étais à Berlin avant la chute du mur ?

— Oui, j'étais jeune encore. Il ne m'en reste que des images floues, des impressions.

— Le mur est tombé depuis trente ans. Ce n'est pas pour ça que tu as fui ?

Elle réfléchit longuement, les yeux dans le vide.

— L'Histoire est un ogre, elle avance avec son cortège de chimères, sa meute de loups sans pitié. Si elle a décidé qu'elle te veut dans ses filets, elle va te traquer, jusqu'à ce qu'elle puisse enfin te dévorer. Je ne fuis pas, Alix, c'est impossible. Je me bats, comme je peux, à ma façon. Et je suis fatiguée.

Le silence retomba, rythmé par le bruit des gants de boxe heurtant des torsos nus. Alix sut qu'elle n'en dirait pas plus.

Ce jour-là, Apolline avait réellement failli poser les armes. Pourtant, la vie la rattrapa, cette séquence d'événements qui s'enchaînent et qui décident de votre sort. Ou peut-être que c'était l'Histoire. Elle avait décroché un job temporaire, chargée de recherche à l'INRIA. Alix avait espéré que cela calmerait son obsession pour Karpathi dès qu'il s'agissait de boulot. Il s'était trompé.

Apolline vivait toujours chez Alix, mais son travail l'avait changée. Déjà énigmatique, elle devint insaisissable. Elle était devenue une ombre, absente la plupart du temps et avait adopté des habitudes étranges et des horaires impossibles.

Alix se doutait que tout cela ne durerait pas, mais d'une certaine façon, la situation arrangeait tout le monde. Apolline n'avait pas d'adresse officielle et pouvait bouger à tout moment. Alix touchait une participation au loyer et il avait pu retrouver sa vie d'avant. Il travaillait sur ses installations interactives et ses montages électroniques la journée, Maxime venait le rejoindre pour une soirée entre potes.

Lorsqu'Apolline était là, la tension était palpable, malaise d'une situation faite de faux semblants. Alix ne parvenait pas à retrouver la communion qui les rassemblait dans ces moments de grâce à parler de peinture ou de littérature. Ses humeurs changeantes avaient réveillé les craintes d'Alix. Tout du moins, envisageait-il maintenant le moment où il devrait lui demander de partir. Certains jours, elle était souriante, le plus souvent, elle était morose. C'était peut-être lié à l'avancement de ses travaux de recherche au labo. Ou à ses sorties nocturnes. C'était ça qui préoccupait le plus Alix. Son esprit était désormais troublé par les allées et venues mystérieuses d'Apolline. La femme sortait régulièrement la nuit. Il l'entendait claquer discrètement la porte de l'autre côté du rideau qui abritait son

lit. Elle ne revenait alors qu'au petit matin, se couchait une heure et se levait pour aller au bureau. Sa mine décatie trahissait la grande fatigue de sa nuit blanche, mais elle tentait de faire bonne figure. Alix n'osait poser aucune question, Apolline jouait bien la comédie.

Elle revint un jour avec une pression qui lui voûtait le dos, un air las, et des disques de grande capacité. Elle ne tourna pas autour du pot.

— Je peux te piquer ta machine ? J'ai besoin de me connecter sur des serveurs qu'on m'a prêtés pour lancer l'analyse des données.

Apolline refusait de connecter son portable à Internet, c'était trop risqué d'après elle. Alix accepta. Il n'osa se l'avouer, mais il espérait qu'Apolline commettrait une négligence et laisserait un indice de son activité. Mais, elle avait un talent pour rester dans l'ombre. Elle n'utilisa pas le système d'exploitation de l'ordinateur local, mais le démarra depuis sur son disque dur externe, opéra depuis sa propre distribution Linux. De là, elle pu se connecter à ses serveurs. Quand elle en eut terminé, toutes les traces de son activité avaient disparu. Aucun moyen de l'espionner. Ou presque.

Dans la nuit, un téléphone vibra, une fois. Alix entendit Apolline se lever et sortir immédiatement. Elle s'était probablement couchée tout habillée.

Alix bondit hors du lit pour tenter l'apercevoir en bas. Il grimpa sur chaise pour prendre de la hauteur et dominer le toit en zinc qui se prolongeait sous sa fenêtre. Apolline ne sortit pas longtemps. Il l'aperçut rejoindre un groupe, deux hommes, une femme. Alix se contorsionna sur sa chaise, se pencha jusqu'à toucher la vitre, mais il les voyait mal. Il remarqua surtout un crâne brillant, chauve qui luisait sous la lumière des réverbères. Elle leur remit un sac, sûrement celui contenant ses disques durs. L'un d'eux lui donna en retour une sacoche et Apolline

tourna les talons sans saluer le groupe. Alix rangea la chaise et se précipita vers son lit pour se recoucher. La femme rentra discrètement. Alix l'entendit s'avancer vers le rideau au centre de la pièce. Il ouvrit à peine les paupières, suffisamment pour deviner qu'elle écartait le tissu pour jeter un œil. Il resta parfaitement immobile, mais il se demanda alors s'il avait bien replacé la chaise. Avait-elle pu remarquer quelque chose ?

Alix peina à se rendormir et fit d'affreux cauchemars. Le lendemain, au petit déjeuner, personne n'osa aborder la sortie nocturne. Chacun prit son café, l'air innocent mais se doutant que l'autre le soupçonnait. Le silence fut plus pesant qu'à l'accoutumée. Le téléphone d'Apolline sonna. L'échange fut bref. Elle reposa son mobile en souriant. Elle avait décroché un entretien avec Alexander Karpathi.

4. SOUDURE

Paris, *Jour J - 2 ans*

Apolline se tenait droite, le menton relevé, fière, aérienne, comme si le poids invisible pesant sur ses épaules s'était soudain allégé. De cette légèreté étaient nées des larmes qui roulaient sur ses pommettes rosies par la surprise de son rendez-vous avec Karpathi. Un sourire ambigu comme un arc-en-ciel éclairait son visage.

Alix fut désarçonné. Usé par le manque de sommeil, agacé par les cachotteries de sa colocataire, il s'entendit la féliciter malgré la haine que lui inspirait Karpathi.

— Bravo, Apo. C'est si important pour toi ?

— Tu n'imagines pas.

— Dis-moi.

— Juste une promesse que j'avais faite. Je vais enfin pouvoir l'honorer.

— Une promesse à ton groupe là-bas ?

Elle tournait son café, les yeux perdus dans le petit tourbillon brun qui se formait à la surface. L'énergie qu'elle y mettait était vaine, elle ne prenait pas de sucre.

— Et puis, tu n'imagines pas la puissance de calcul auquel je pourrais avoir accès. Moi non plus d'ailleurs, je crois.

Son exaltation explosa en un rire franc. L'excitation avait chassé les larmes sur ses joues.

Apolline vida son sac de voyage pour choisir son vêtement le plus adapté pour un entretien. Elle en exhuma une robe froissée qu'Alix ne l'avait jamais vu porter et des escarpins presque neufs.

— Tu as un fer à repasser ?

— Donne-moi ça, je m'en occupe.

Alix avait bien un fer, mais il dut bricoler une table à repasser de fortune avec une serviette éponge, posée sur sa table en Formica. Il était plus habile avec un fer à souder. Le résultat ne fut pas parfait, mais acceptable. Il lui tendit la robe sombre et ajustée. Elle s'éclipsa pour l'enfiler dans la salle de bain, elle en ressortit angoissée.

— Ça ne fait pas trop habillé ?

— Un peu, mais c'est le but, non ?

Elle jeta un œil sur sa montre. Elle allait être en retard. Elle bourra le reste de ses vêtements dans son sac, fourra son ordinateur portable dans la sacoche qu'on lui avait remise la nuit dernière et parti dans un martèlement rapide et sec de ses talons sur le parquet, la démarche mal assurée. Elle agita la main en l'air en guise de remerciement, murmura quelque chose qu'Alix ne comprit pas, et claqua la porte. Alix lança un « bonne chance » tonitruant et poli, mais elle s'était déjà envolée.

Le calme revenu dans la pièce, il se resservit une tasse de café tiède. Près du sac de voyage, le cadenas qu'Apolline utilisait en permanence le verrouiller, protéger ses affaires et sa vie privée était resté sur le sol, ouvert, encore attaché à son trous-

seau de clés. Elle avait pour la première fois oublié de le remettre en place.

Alix avait jusqu'ici réussi à repousser la tentation, il refusait de fouiller dans les affaires de sa colocataire. Il s'était alors mis à travailler sur ses toiles pour occuper son esprit et détourner son attention du comportement mystérieux qu'avait eu Apolline dans la nuit. Il fut rattrapé par le doute. La suspicion et la curiosité le rongeaient malgré tous ses efforts. Lorsque Maxime se pointa en fin de matinée, il trouva Alix assis sur le canapé, hypnotisé par le sac ouvert. Il le regardait intensément comme s'il espérait en découvrir le contenu par sa simple concentration, tétanisé comme si l'objet était une bête sauvage menaçant de lui sauter au visage. Il n'avait pas osé fouiller à l'intérieur comme s'il craignait une ruse sophistiquée. S'il le touchait, nécessairement, elle le saurait. Et si c'était une façon de le tester, d'éprouver sa confiance ?

— Eh oh, Alix, réveille-toi. Qu'est-ce qui t'arrive ? Reviens sur Terre, tu n'héberges pas un démon, quand même ?

— FIFA ou Gran Turismo ?

C'était leur code d'urgence. Pour Maxime, cela signifiait que l'heure était grave. Dès qu'ils avaient quelque chose d'important à discuter, ils utilisaient la console et les manettes de jeu comme médiateur et distillaient leurs confidences au cours d'une partie.

— FIFA, répondit Maxime, d'un air excessivement sinistre pour montrer qu'il prenait au sérieux les inquiétudes de son ami.

Tout ce qui se passe dans FIFA, reste dans FIFA, c'était la règle, aucun secret ne sortirait de la pièce. Alix lança le jeu sur la console, les stars de foot du moment apparurent sur l'écran de télé fixé au mur, corps aux proportions surréalistes, peaux

lisses, et postures avantageuses comme une affiche de propagande des années 1940. Il sélectionna son équipe fétiche, l'Espagne, lança la partie, puis raconta en détail les mystères de la nuit passée. Il encaissa trois buts rapides. Décidément, ce n'était pas sa journée.

Maxime jouait avec précision, mais il restait attentif aux réflexions d'Alix.

— Rappelle-moi, pourquoi tu l'héberges ? Tu la connais d'où déjà ?

Évidemment, Alix ne pouvait pas mentionner le changement d'identité d'Apolline. Il se prit un quatrième but sans sourciller, alors qu'il cherchait ses mots.

— C'est une amie d'un pote de fac. Il m'a dit qu'elle était en galère, mais je ne m'attendais pas à un truc trop grave, juste des soucis financiers, un passage à vide.

Ils concentrèrent un moment sur le match en cours à l'écran. Alix réduisit la marque en dernière minute. 4-1. Probablement que Maxime l'avait laissé sauver l'honneur. Il n'attendit pas qu'Alix relance un nouveau match et s'extirpa du canapé pour s'approcher du sac, devenu un éléphant invisible au milieu de la pièce. Alix tenta de le retenir.

— Arrête ! Je suis sûr qu'elle range son sac d'une certaine façon, pour savoir s'il a été ouvert.

— Et alors ? T'es chez toi, mon gars !

Maxime commença à déballer les affaires d'Apolline, avec méthode, afin de le ranger d'une manière similaire. Au milieu des vêtements et des disques durs, vraisemblablement cryptés, se trouvaient un objet insolite, un vieux manuel de programmation en langage C, la deuxième édition anglaise du bouquin de Kernighan et Ritchie, une vieille référence qu'on étudiait encore aujourd'hui. Maxime le feuilleta, une photo jaunie s'échappa du livre. Elle s'échoua au pied d'Alix, qui la ramassa du bout des doigts, comme s'il voulait éviter d'y laisser ses

empreintes. C'était une vieille photo en noir et blanc. Deux hommes en blouse blanche posaient devant un gigantesque ordinateur.

— Ça date comme machine, commenta Maxime. C'est quoi, du matos des années 1960 ? Peut-être 1970 ?

— Je dirais 1970.

L'un des hommes, beaucoup plus jeune, peut-être l'élève de l'autre, affichait une fierté débordante. Le plus âgé, celui qui semble être le professeur, ne souriait pas. Derrière eux, le nom de la machine était écrit en cyrillique. Au fond de la salle, sur un panneau, Maxime reconnu un mot familier, Москва, « Moscou » d'après un vague reste des cours de son prof de géographie, un dinosaure, communiste et un peu nostalgique de l'URSS. *Qu'est-ce que c'était que cette histoire ?* Alix retourna la photo. Derrière, une dédicace, en cyrillique également, inscrite au stylo plume. Il ne put ni lire ni comprendre le moindre mot. Le vertige le saisit. Il verbalisa ses pensées pour Apolline.

— T'es qui, toi, en réalité, murmura Alix.

La peur, la vraie, celle qui paralyse les garennes dans les phares des voitures, lui tordit les tripes. Il agitait la photo comme un éventail pour canaliser ses pensées. Ce vieux cliché venait de Moscou. Que faisait-il dans les affaires d'Apolline ? Est-ce qu'il était déjà dans le livre de programmation quand elle l'avait récupéré ? Pourquoi l'avait-elle conservé ?

Avec son téléphone, il scanna les deux faces du document, il les analyserait plus tard. Le flash paru distordre le temps, claquer comme une vieille lampe au magnésium. Cette vision donna un ton morbide à l'affaire, Alix s'imaginait légiste prenant en photo un cadavre mutilé. Il replaça le cliché dans le manuel, sans être certain d'être à la bonne page, puis Maxime rangea minutieusement les affaires dans le sac, en s'efforçant de respecter l'ordonnancement d'origine.

— Et maintenant ? hasarda Alix.

Maxime avait une idée en tête. Il désigna l'ordinateur.

— Tu dis qu'elle utilise parfois ta machine ? On va placer y un mouchard.

— Elle prend trop de précautions. Elle démarre l'ordinateur avec son propre système d'exploitation. Il n'y a plus de trace ensuite. En gros, elle n'utilise que le processeur et l'écran. Et le clavier, bien sûr.

— Et bien, justement, c'est suffisant. On va prendre le contrôle du clavier. Avec toute l'électronique que tu as là, on a largement de quoi bricoler un truc. Je vais te montrer, c'est facile. On va faire un *keylogger*, un enregistreur de frappe. Trivial et totalement discret.

Alix se tapa sur le front, se sentant stupide de ne pas y avoir pensé seul. Un *keylogger* permettait de stocker et de rejouer toutes les séquences de touche saisies au clavier. C'était parfait pour récupérer les sites consultés, les mots de passe, ou bien les messages tapés sur la machine, quel que soit le logiciel, encrypté ou pas.

Dans l'heure qui suivit, le studio d'Alix se transforma en atelier d'électronique. L'odeur de soudure envahit la pièce, alors que les fils souples se dissolvaient en un liquide en fusion étincelant. Maxime maniait le fer à souder avec une précision chirurgicale. Il retourna ensuite le clavier d'Alix pour le dévisser.

— Si elle est parano, elle verra le boîtier branché sur l'ordinateur. Il faut qu'on arrive à le faire rentrer directement dans la carcasse du clavier.

Un espace vide était largement suffisant pour cacher le montage, près du câble de connexion. À croire que cela avait été prévu pour. Une fois refermé, l'installation était indétectable. Maxime eut l'air satisfait. Il expliqua à Alix le fonctionnement de l'appareil.

— Quand tu appuies sur Ctrl-Alt et *Backspace*, tu vides la

mémoire. Avec Ctrl-Alt et *Print Screen*, tu demandes à la puce de rejouer tout ce qu'elle a en mémoire. Si tu fais ça avec un fichier ouvert, cela va saisir tous les caractères tapés depuis la précédente vidange. Tu peux récupérer l'historique complet.

Le mouchard était en place. Tout paraissait trop clean. Alix rajouta un peu de bordel autour de son clavier, chutes et déchets, comme s'il avait travaillé sur son œuvre mécanique toute la journée. Il restait désormais à patienter et attendre que le piège se déclenche sur Apolline.

Maxime était sur le point de partir.

— Tiens-moi au jus. De toute façon, on se voit ce soir.

Alix lui adressa un regard vide.

— Tu n'as pas oublié le concert ? *Queen of the Stone Age*, man ! Je te retrouve là-bas. Et si je ne te vois pas, je préviens les flics.

Il ponctua sa phrase d'une bourrade sur l'épaule. La blague ne fit pas rire Alix.

Après ? Tout est parti en vrille, Alix a perdu le contrôle des événements. Sur une de ses vidéos de témoignage, on le voit hésiter, il cherche ses mots, peine à s'exprimer sur la soirée qui a fait basculer sa vie. Il était encore dans le flou alors. Il ne savait pas, bien sûr, il ne pouvait pas savoir, car il lui manquait des informations essentielles. Ce soir-là, il a plongé de l'autre côté du miroir. Et on a tous sombré avec lui.

Alix sursauta au premier coup sur la porte de sa piaule. Il se plaça en état d'alerte. Sans bruit, il s'approcha de l'entrée pour écouter. Il savait exactement où marcher pour éviter les lattes du parquet qui grinçaient. Il entendit une respiration haletante derrière la fragile porte en bois qui le protégeait du palier. Il

pensa d'abord aux trois individus qu'Apolline avait retrouvés au pied de l'immeuble dans la nuit. Il regarda le sac à dos, toujours ouvert, en se demandant s'ils venaient chercher les disques durs.

La peur ne le saisit vraiment qu'au deuxième coup, qui marqua le début de la crise d'hystérie. Apolline se tenait sur le pallier, elle hurlait, tambourinait sur la porte, qui menaçait de s'écrouler. Dans son petit studio sous les toits, les cloisons étaient minces, le chambranle un peu pourri, et de l'autre côté d'une protection illusoire, un ouragan se déchaînait, prêt à tout défoncer.

Apolline n'avait pas ses clés, elles étaient toujours attachées au cadenas posé près du sac. Est-ce qu'elle savait qu'il l'avait fouillé ? Alix se concentra pour capter ne serait-ce qu'un mot distinct dans les hurlements suraigus qui envahissaient l'étage. C'était de l'allemand, et pour ce qu'il en comprenait, elle l'insultait. Alix se figea, en espérant que la porte résiste. Après un moment qui dura une éternité, le silence revint enfin. Alix entendit des pas, Apolline se déplaçait. Il se relâcha, en espérant qu'elle reparte pour se calmer. Il patienta sans bouger, puis il comprit en entendant le bruit du moteur de sa *webcam*. L'objectif pivotait sur lui-même pour faire le tour de la pièce. Du pur Apolline ! Le moteur s'arrêta lorsqu'Alix entra dans le champ de vision de l'appareil.

— Tu sais que je te vois ? lança Apo de l'autre côté de la porte

Alix hocha la tête, hésitant à se tourner vers l'entrée ou vers sa caméra.

— Alors, viens m'ouvrir.

Alix déverrouilla la porte. Apolline était assise par terre, à même le parquet, le dos posé contre la cloison. Elle contrôlait la *webcam* avec son téléphone, le replaça dans sa poche, se leva d'un bond et entra. Il crut que la femme était calmée, mais le

regard qu'il croisa lui envoya un message différent. Il y vit briller une folie qu'il ne lui avait jamais connue. Elle avait les yeux rougis, autour de ses pupilles noires. Il ne sut dire si elle avait pleuré ou si c'était juste la rage qui lui donnait cet air dément. Il réalisa plus tard que c'était la peur.

Une fois à l'intérieur, elle se jeta sur le canapé sur lequel elle avait dormi pendant les derniers mois. Elle ignora le sac ouvert, cela rassura Alix.

— Putain, Alix. Tu m'avais dit que mon identité était introuvable, que personne ne pourrait me retrouver. Tu m'avais dit, « la couverture la plus solide du monde ». Alors ? Qu'est-ce qui a merdé ? Dis-moi, j'aimerais comprendre.

Alix chercha d'abord dans ses souvenirs s'il avait vraiment dit ça. Probablement pas, mais il ne chercha pas à contester ses propres dires.

— Explique-moi ce qui t'arrive. Qu'est-ce qu'il se passe ? demanda-t-il.

— Ils m'ont retrouvée. Les hackers allemands. Ils savent que je suis à Paris. Ils veulent me voir. L'un d'eux veut me parler, là, ce soir. Il veut que j'amène mon code. Tout ce que j'ai. Il dit qu'il a des trucs à m'annoncer. Tu n'imagines pas combien c'est la merde, alors, tu vas m'expliquer et me trouver une solution, sinon...

Apolline laissa planer la menace en suspens. Elle essayait de paraître inquiétante, mais les derniers mots finirent en trémolos ridicules dans sa gorge. Alix n'entendait désormais que de la détresse dans sa voix éraillée. Son assurance semblait s'être fissurée, dissoute dans une forme de panique, de celle qui vous rend capable de tout. Il sentait sa rage de vivre prendre le dessus, de celle qui explose quand on se sent acculé, qui décuple les forces, qui rend l'impensable possible. Lorsque ses yeux se plantèrent dans les siens, il y vit aussi de l'espoir, et à ce moment-là, l'espoir, c'était lui, Alix. Alix fut

tenté de dire qu'elle était très forte. Il y voyait pourtant une sincérité qui le fit hésiter. Il posa ses mains sur les siennes, glacées.

— Je suis sûr de mon dossier, Apolline. Raconte-moi. Tout, depuis le début. Tu n'es pas allée à l'entretien avec Karpathi ?

— Si. Ça s'est mal passé. Dans les couloirs, j'ai croisé son bras droit, Léande. C'est la femme qui m'avait aidée pour avoir le rendez-vous. Elle m'a dit : « Je te préviens, il est d'humeur exécrationnel. » Elle n'avait pas tort. Ça a été plié en trente minutes.

— Pourquoi il t'a fait venir, alors ?

Apolline se calmait à mesure que la discussion avançait. Elle ne tremblait plus et avait cessé de faire tressauter ses genoux nerveusement. Elle fuyait toujours le regard d'Alix.

— Je ne sais plus trop. Son ton a changé par rapport à son coup de fil. Il était différent. Mon téléphone a sonné, pendant l'entretien, j'avais oublié de le couper. C'était un des hackers qui me laissait un message. Karpathi, ça l'a rendu fou, mais il n'était déjà pas net au début. Il n'a pas arrêté de me cuisiner, de douter de mes réponses, d'insister pour savoir si c'était vraiment moi qui avait écrit le papier de recherche. Quelqu'un a dû lui mettre ça dans la tête. Sûrement les hackers, je parie.

— Attends, attends. Quel papier de recherche ?

Apolline attrapa la sacoche jetée à ses pieds. Elle en extirpa un document imprimé qu'elle tendit à Alix. Le titre était en anglais, « Le rôle de la photonique et des ordinateurs quantiques dans l'accélération de l'apprentissage par renforcement », par Apolline Planck. Alix explosa.

— Tu déconnes ? Ne me dis pas que ce papier a été publié ?

— Si, je l'ai envoyé à Karpathi pour montrer que l'approche avait été validée par un comité d'experts. C'est le seul moyen que j'ai trouvé pour attirer son attention et me faire convoquer.

— Tu voulais attirer l'attention ? C'est une réussite totale alors, c'est fait. Et tu t'étonnes que tes amis hackers t'aient

retrouvée ? C'est ton domaine d'expertise, non ? C'est évident pour eux que tu es derrière ce papier. Ça ne peut être que toi.

Apolline avait repris des couleurs, elle riposta.

— C'est pour ça que je t'ai payé, à prix d'or, pour une couverture en béton que je peux utiliser, pas pour passer ma vie planquée. Ahah, t'es content de ton jeu de mots pourri ? Alors, tu vas essayer de me démerder cette situation.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Tu peux garder ce nom ?

— Je vais aller leur parler et voir s'ils sont prêts à me laisser vivre ma nouvelle vie.

— Je t'accompagne.

— Dans tes rêves ! Non, toi tu vas chercher un plan B, au cas où je doive à nouveau disparaître. Je peux utiliser ton ordi ? J'ai besoin de chercher l'adresse du rendez-vous.

— Tu n'as plus de téléphone ?

Cette fois, ce fut Apolline qui roula les yeux ronds comme des billes. Cela lui donnait un air d'épouvantail robotique, comme les installations en papier mâché d'Alix.

— À ton avis ? J'ai détruit la carte SIM et le téléphone, mon vieux. Trop risqué, ils peuvent me tracer avec ça.

Elle réveilla l'ordinateur en agitant la souris, puis se connecta sur un site de cartographie et repéra pendant plusieurs longues minutes la configuration du lieu de rendez-vous. Alix tournait en rond, effrayé qu'elle découvre la présence du mouchard dans le clavier. Perdue dans ses ruminations, la voix d'Apolline le fit sursauter.

— Tiens, au lieu d'angoisser que je découvre ce que tu as fait cet après-midi, passe-moi les disques durs qui sont dans mon sac.

— Quoi ?

Elle fit pivoter le fauteuil pour lui faire face.

— Tu joues très mal le rôle de l'innocent. Je me doute bien

que tu as fouillé dans mon sac, qu'est-ce que tu crois. C'est de ma faute, j'ai laissé traîner les clés. Je n'ai plus rien à cacher ou à perdre. Maintenant, passe-moi les disques.

Alix s'exécuta. Apolline effectua une sauvegarde complète de son propre ordinateur portable.

— Tourne-toi ! J'ai une *passphrase* à taper pour l'encryption des disques. Je ne veux pas que tu puisses la mémoriser.

Alix s'exécuta docilement. Il l'entendit ensuite trifouiller dans sa sacoche, mais n'osa jeter un œil pour savoir ce qu'elle trafiquait. Apolline se leva quand elle en eut terminé. Alix se retourna, impatient de mettre fin à la gêne qu'il ressentait d'être ainsi traité comme un enfant pris en faute. Apolline souleva une latte cassée du parquet le long du mur et y glissa ses disques durs. La cache d'Alix, son « coffre-fort » était maintenant entièrement rempli.

— Tu connais ma planque ? lui demanda-t-il, sans une once d'étonnement dans sa voix.

— C'est un peu mon boulot, aussi, de remarquer ces choses-là.

Apolline se rapprocha d'Alix, debout, au centre de la pièce. La gêne s'amplifia. Ils se fixèrent un moment sans rien dire. Ce fut la chercheuse qui brisa le silence.

— Garde mes sauvegardes, je compte sur toi. J'en aurai besoin si je dois leur donner mon ordinateur.

Sans penser aux adieux, chacun se résolut au moins au temps des aux-revoirs. Alix voulut serrer Apolline dans ses bras. Il agita ses bras maladroitement puis les laissa retomber le long de son corps, jugeant cette marque de familiarité peu appropriée à la situation. Apolline s'éloigna, la détermination brûlait désormais dans ses yeux.

— À tout à l'heure, termina-t-elle en franchissant le seuil

Alix se dit qu'elle n'y croyait alors pas vraiment. C'était de la

superstition. Elle cherchait une formule pour conjurer le mauvais sort.

Dès que la porte fut refermée, Alix se précipita sur son ordinateur. Il n'avait pas de temps à perdre. Il ouvrit un bloc-notes, pressa la combinaison de touches que lui avait programmée Maxime. Le mouchard recracha dans le document l'ensemble des touches saisies par Apolline. Alix repéra les blocs de texte qui l'intéressaient. Il y avait d'abord l'adresse du rendez-vous, cité du Wauxhall. C'était une petite ruelle du Xème arrondissement situé près de la place de la République, pas très loin du Bataclan. Alix pouvait y passer avant de rejoindre Maxime au concert. Il n'avait pas l'intention de lui poser un lapin, mais surtout, il voulait son opinion sur la situation. Le deuxième bloc de données intrigant était constitué d'une suite de caractères aléatoires, qui devait composer le code d'encryption – et de décryption – des disques durs. Il enregistra l'ensemble dans un fichier puis se hâta de rassembler ses effets pour partir. Avec un peu de chance, il arriverait même avant Apolline sur le lieu de rendez-vous, si elle faisait des détours.

En quittant son appartement, Alix pianota sur son téléphone un message pour Maxime.

« Je vais arriver en retard au concert. Prends une bière à ma santé en m'attendant. »

Alix marqua un temps d'arrêt en verrouillant la porte de son appartement. Son cœur se serra. En y repensant plus tard, il se demanda s'il avait inventé ce moment de doute ou s'il avait eu un flash, une brève vision des événements qui devaient secouer Paris.

5. PARIS EST UNE FÊTE

Paris, *Jour J - 2 ans*

Comme celle de ses congénères, la vie d'Hector n'avait longtemps tenu qu'à un fil. Rien n'était pourtant écrit, rien ne laissait penser que ce fragile équilibre serait rompu dans le sang. Dans la fureur et la violence, il n'y avait pas d'autres mots. Comme un écho des morts qui l'avaient façonné, comme le rire tonitruant de son frère qu'il entend encore parfois résonner, la violence du choc s'était réverbérée sur les murs de son existence étriquée, avait traversé son enveloppe charnelle pour se loger dans le recoin le plus sombre de son esprit. Hector vivrait avec, comme un éclat d'obus trop mal placé pour être extrait de son crâne.

Avec le recul, le temps apaise la douleur, c'est une loi immuable. Restent alors les obsédantes questions qui se cristallisent en un seul mot, pourquoi. Pourquoi Hector avait-il émergé du drame en héros ? Pourquoi lui ?

Lorsqu'on reprend le cours de l'histoire, lorsqu'on cherche à donner un sens à tout ça comme je le fais, la trahison n'est jamais loin. C'est le propre de notre cerveau, il aime la cohé-

rence, il veut tracer une ligne dans le temps qui rassure, voir dans le passé les signes de ce qui devait advenir.

La réalité est plus crue, plus bordélique.

Un matin Hector s'était réveillé avec une sale tronche, la tête du gars qui n'a pas dormi, la gueule ravagée d'un pauvre type, un flic paumé de la BAC. À Paris, c'était la BAC 75N, Brigade Anti-Criminalité, N pour nuit, un nom de groupe qui claque comme une cape de super-héros. Des gros bras qui luttent contre le crime, les forçats du bas de l'échelle, ceux qui se tapent les nuits, les patrouilles dans des voitures crados, et se coltinent la brutalité des rues.

Avant que sa vie ne bascule, Hector n'avait rien d'héroïque, avant cette blessure qui ne voulait plus guérir, avant les cauchemars, de ceux qui vous hantent éveillés, avant d'être devenu en un soir un symbole, la figure même du courage. Une mécanique implacable s'était mise en mouvement. Il luisait d'une aura qui rayonnait malgré lui, qui n'était pas lui, telle une substance superficielle dont on lui aurait enduit le corps. Il était fatigué de cette question qui tournait dans sa tête. Pourquoi lui ? Jamais il ne pourrait accepter les honneurs qui lui seraient faits, plus tard. Lui, le pauvre type qui s'était retrouvé là par hasard.

Ne vous méprenez pas, je ne juge pas Hector. « Pauvre type », ce n'est pas moi qui le dis, même pas lui. En revanche, Dîna, sa femme, n'avait pas maché ses mots ce matin-là.

— Tu fais chier, Hector. Des mois qu'on a prévu cette soirée. Ça passe parce que c'est ma famille ? Je leur dis quoi, moi ? Hein ? Qu'on n'est pas dispo finalement ? Pauvre type ! Va te faire voir, j'irai toute seule, je sourirai bêtement, et je leur dirai que tu es un con !

En réalité ? Hector allait manquer un barbecue mémorable. La température était exceptionnelle, 20 degrés en novembre. Pendant qu'elle l'engueulait, il eut une brève vision

des bières qu'il aurait pu siffler avec les frères de Dîna, en regardant le mouton tourner sur la broche. Penser aux pâtisseries imbibées de miel de sa belle-mère le fit saliver. Quoi que Dîna en dise, il aimait bien les fêtes chez sa famille. Il renonçait à contrecœur, même si son cholestérol lui en serait reconnaissant.

Dîna énervée, Hector avait encaissé sans broncher. Le boulot l'avait avalé tout rond ces derniers temps. C'était une sensation étrange. Une longue descente aux enfers dans un tunnel rugueux, abrasif. Il se retrouvait comme enfermé dans une poche gastrique, sombre et acide, dont il ne voyait pas la sortie. L'enfer doit être un estomac. Le sien lui mène la vie dure. Son aigreur le rongait, tandis que tout s'écroulait au boulot. Les remplacements avaient été légion. Le hasard, disait le commissaire, un collègue hospitalisé pour une occlusion, un autre dont la femme avait accouché en avance. Tu parles ! Ils payaient tous le prix des sous-effectifs. Et des systèmes digestifs fragiles.

Il acceptait pourtant volontiers le qualificatif. Le « pauvre type », c'est toujours le gars qui cherche à être sympa. Et lui, il avait toujours été un collègue sur lequel on pouvait compter. Une bonne poire, encore, une fois de trop. André avait des places pour le match ce soir-là. Un match de gala, sans importance, que tous sauf André allaient sûrement oublier, mais un match de l'équipe nationale au Stade de France, France-Allemagne, dans une loge proche du terrain. Il comprenait André, c'était une occasion en or.

Le « pauvre type » avait donc remplacé le collègue au pied levé. Il avait pris son service à 17 h, avec son partenaire de toujours, Vitale Dante, dans la voiture blanche de la BAC. Une voiture banalisée, comme on dit. Dans les faits, les petits trafiquants les repéraient de loin, ces deux gars costauds avec des *bombers*, dans une voiture trop petite pour eux. Ils sentaient la

flicaille à 500 mètres. Qu'importe, leur présence était souvent dissuasive.

Vitale et Hector, un duo de partenaires qu'ont collait souvent ensemble. Pour leurs prénoms hors du commun peut-être, à quoi ça tient. Vitale et Hector, un duo qui sonnait pour leurs collègues comme des Starsky et Hutch franchouillards, aux physiques si différents. Vitale avait une carrure de rugbyman, on avait peine à croire qu'il rentrait dans la voiture. Il devait se courber pour ne pas toucher le plafond. Hector était plus petit, agile, sa manière de parler directe, presque autoritaire. Sa hargne inspirait le respect et la méfiance pendant les interpellations. L'ombre gigantesque de Vitale n'était jamais loin et calmait les ardeurs des plus téméraires.

Hector était content de faire équipe avec Vitale Dante, c'était un gars bien. Il avait senti ce soir-là que son collègue se sentait mal. Hector ne s'épanchait pas, mais quand il ruminait, son front plissé sous sa tignasse brune lui donnait l'air d'un chien battu. Vitale avait laissé le volant à Hector, pour qu'il s'occupe. Il lui servait de copilote dans les rues de la capitale et lui faisait la conversation.

— Le week-end prochain, je rentre en Bretagne. J'ai mis le voilier en cale sèche, il me reste quatre mois pour refaire l'étanchéité, avant de reprendre la mer. Au printemps, vous pourrez venir avec Dîna, on fera un tour dans la baie.

Hector avait acquiescé pour se rassurer. C'était juste une brouille avec Dîna, elle allait digérer tout ça.

Dehors, aux terrasses, Paris vibrait. Chacun voulait absorber les derniers rayons de soleil, avant que la grisaille n'enveloppe la capitale. Les filles n'avaient pas encore rangé les jupes courtes au fond des placards, tout le monde était en t-shirt. Pour encore vivre. Vivre avant l'hiver. Vivre avant de mourir.

Paris est une fête, disait-on. La fête s'affichait sur les trottoirs, aux terrasses des cafés et dans ses restaurants. Que restait-il d'autre des nuits parisiennes ? L'injonction au bonheur clignotait partout, avec une insolence malsaine. Les visages qu'il croisait étaient comme des néons racoleurs qui lui disait une seule chose, rit, soit heureux, vit. *Au moins, ils ne sont pas sur Instagram pendant ce temps-là*, pensa Hector. Il se ravisa en voyant un couple prendre un *selfie*. *Cheese* comme on disait à son époque. Maintenant, ce n'était plus nécessaire, le « *cheese* » était dans les gènes des générations Y et Z. Sourire, photos et partages en ligne, les trois commandements de la vie moderne. Cette pensée de vieux con le mit mal à l'aise.

Il était aigri car il ne voyait que la face sombre de la vie nocturne, la nuit qui dérape, la nuit qui tourne mal, qui cherche la merde et qui la trouve toujours. *L'ombre excite notre part d'ombre. Le loup hurle à la mort et réveille le chien paisible de la maison. Pauvre corniaud !* Hector enviait peut-être leur insouciance, voilà tout.

La voix grave de son collègue le tira brièvement de ses pensées.

— Remonte vers le X^e on va passer sur le canal.

Hector le sentit, Vitale avait envie de mater. Il n'était pas méchant, mais il voulait lui aussi profiter des derniers jours d'un été indien sans fin en regardant les nanas en terrasse. Pas tant pour se rincer l'œil que pour absorber cette jeunesse dont il ne pouvait faire son deuil. Il allait à la salle tous les jours, soulevait de la fonte pour repousser l'inéluctable. Cela lui donnait une allure de colosse, qui faisait parfois peur, même aux filles.

Hector s'exécuta sans protester, au prix d'une souffrance dont il ne parlait jamais. Il était doué pour lire sur les lèvres, c'était un de ses drames. Partout des mots silencieux l'agressaient, des phrases qui ne lui étaient pas destinées venaient

s'échouer sur le roc de son âme torturée. Il lisait sur les visages des gens en terrasse, il voyait les rires, il aspirait leur vie. Une image lui serra le cœur. Ils étaient en vacances en famille. Il se revit adossé au mur, sur leur terrasse dans les hauteurs de Tizi Ouzou. Un soir, son frère, toujours lui, avait ramené de la bière. Une brise du large agitait leurs tignasses brunes avant de venir s'éteindre sur les montagnes berbères. Ils entrechoquèrent les bouteilles et regardèrent en silence l'obscurité engloutir la vallée. *Pourquoi les personnes que vous détestez reviennent toujours vous hanter ? Parce que ce sont celles qu'on a trop aimées ?*

Immobilisé au feu rouge, Hector ouvrit sa fenêtre. Cette fois, le son lui parvint, des voix enjouées provenant d'une terrasse bondée, au coin d'une rue passante. Les bribes des conversations se mêlaient, se répondant dans une symphonie polyphonique, tantôt harmonieuse, souvent dissonante. La musique de la vie.

Un jeune homme, la vingtaine, s'approcha des tables alignées. Lorsque cette fille installée seule, le regard perdu dans son téléphone l'aperçut, elle bondit pour sauter à son cou. Elle l'accueillit dans ses bras, le serra, l'embrassa aussi, longuement.

Hector les observa, le regard chargé de nostalgie plus que d'envie. Il aurait voulu toucher cette insouciance, un instant se glisser dans la peau de ces étudiants et revêtir le vêtement souple et confortable de leurs illusions. Vivre quelques heures, avec cette jeunesse dorée qui profitait de la vie en terrasse. *Toutes les jeunesses sont dorées, c'est le propre de la jeunesse, non ?* Puis, il repensa à la sienne et reconnut que certaines vies s'écoulaient plus simplement que d'autres.

Le feu passa au vert. Il redémarrera en abandonnant le couple toujours enlacé, aux tenues légères. Il faisait 20 degrés, on était en novembre et Hector avait trop chaud avec son blouson. Il se dit que chaque génération avait son fardeau.

. . .

Vitale arborait malgré lui un sourire enjôleur et laissait son regard courir sur les groupes de jeunes actifs qui célébraient le week-end. Dans un autre café, un groupe de copains fêtait l'anniversaire d'une jeune fille. Son visage s'anima d'une surprise feinte lorsqu'ils exhibèrent un énorme cadeau. Elle fit un geste circulaire au serveur pour lui demander une nouvelle série de pintes, pour leur grande tablée qui débordait sur le trottoir.

Hector eut envie d'une bonne bière. Il chercha à se rappeler la dernière fois qu'il avait fêté son anniversaire avec des potes. Les trente-sept ans franchis sans chichi ni célébration il y a quelques semaines n'étaient pas un seuil symbolique. Et puis, il n'avait pas la tête à ça. Il avait l'impression que la meilleure partie de sa vie était derrière lui. Il se débattait pour faire mentir ses funestes prédictions, mais son boulot le bouffait et sa femme l'étouffait sous les reproches. Il était toujours ce petit garçon qui ne faisait jamais les choses comme il fallait. Décalé. Une vie à rebours dans le théâtre de la vie. Les souvenirs qui le berçaient, qui lui faisaient du bien, dataient de ses vacances en Algérie. Pas parce qu'il y retrouvait ses racines. Juste parce qu'il pouvait tomber le masque. S'éloigner du regard de ses parents. Ne pas jouer un rôle. Il était libre de faire le con, de faire le beau, comme disait son cousin.

C'était là évidemment qu'il avait rencontré Dina, à cet endroit où il pouvait s'autoriser à être ce que le poids familial lui interdisait. Elle aussi était française, mais jamais ils n'auraient pu se rapprocher dans leur pays, jamais ils n'auraient croisé le regard dans le carcan de leur quotidien. Alors, dans cette Algérie qu'ils ne connaissaient qu'en touriste, il l'avait aimé, il avait brûlé sa peau sur la sienne, ignorant le poids des traditions et des attentes familiales. Ils étaient des étrangers, des invités dans ce pays, libres de négliger une culture qui n'était pas vraiment la leur. Loin de chez eux, les rituels retrouvaient la place qu'ils devaient avoir, redevenaient un folklore de

vacances. C'était leurs racines, pas leur vie, pas leur unique horizon.

Les deux flics continuèrent leur patrouille dans le X^e arrondissement. Hector roulait à l'instinct dans ces rues qu'il connaissait par cœur. Ils remontaient le boulevard de Magenta pour rejoindre la place de la République. Ils avaient laissé derrière eux les lumières de la fête. Retour à la réalité. Ils roulaient sans un mot sur ce boulevard beaucoup trop calme. Maintenant que son attention était revenue dans la voiture, Vitale sembla se rappeler de la présence d'Hector. Il relança la conversation.

— T'as envie de rester sur Paris, toi ?

Hector espérait empêcher la conversation de tourner autour de son voilier breton et de son désir obsessionnel de Vitale d'être muté dans une ville portuaire.

— Pour aller où ?

— À ton avis, l'Espagnol ? Toulouse, Perpignan ? Le sud-ouest, quoi.

« L'Espagnol ». Hector ne se souvenait plus comment on lui avait donné ce surnom. Il s'appelait Kaïs Mahi, mais il avait changé de prénom avant d'entrer dans la Police. Pour faire moins exotique, moins étranger. Moins maghrébin. Hector Mahi, c'était passe-partout. Et avec son côté petit brun, sec et fin, ses collègues avaient commencé à l'appeler l'« Espagnol ». Ça lui allait bien. Hector avait même un peu appris la langue pour entretenir l'illusion.

— Je ne sais pas. J'aime bien Paris. C'est chez moi, ici.

— Quand même, y a un truc spécial avec l'Espagne. Tiens, j'ai mangé chez un pote, un maniaque de la paëlla. Manuel, je t'en ai déjà parlé. Il a son propre matériel, avec l'énorme poêle pour faire mijoter le riz. Ça met des heures. C'est une vraie institution. Tu sais, j'en avais jamais mangé une comme ça. Le truc de la cantine, à côté, c'est infect. Je ne comprends pas

comment tu ne prends pas ça comme une insulte. Ah, tiens, arrête-toi ! Ça ma donné faim de parler de bouffe. Ou c'est l'inverse, je parle de bouffe parce que j'ai faim. Je vais me prendre un kebab. T'en veux un ?

— Non, vraiment, merci.

— Oh, t'es sûr ? Tu peux manger n'importe quoi, tu ne grossis pas, toi.

Hector s'arrêta devant la boutique aux néons roses et violet. Le patron attendait sagement le noctambule de passage dans sa boutique grasse aux relents d'huile de friture rance. Les odeurs soulevèrent le cœur d'Hector lorsque Vitale ouvrit la porte.

— Traîne pas.

Vitale claqua la porte du véhicule. *Et on se demande pourquoi les voitures sont dégueulasses ? Ça va schlinguer jusqu'au prochain service.*

Quand est-ce que cela avait commencé à merder avec Dîna ? Il avait perdu le contact avec sa propre famille quand il avait changé de prénom. Dîna l'avait soutenu. Du moins, c'est ce dont il voulait se souvenir. Maintenant, il doutait. Est-ce que c'était le début de ses reproches incessants ? Il n'était plus le Kaïs qu'elle avait épousé. En devenant Hector, il avait mué, laissant derrière lui bien plus que quatre lettres. Il avait abandonné une peau dans laquelle il s'était toujours senti à l'étroit.

Un bruit sourd fit sursauter Hector. Un gars venait de s'écrouler en titubant, sur le coffre de la voiture. Hector jeta un œil vers son collègue qui attendait sa commande. Vitale réagit brutalement.

— Hé, va gerber ailleurs !

L'homme ne le regarda même pas. Fébrile, il se redressa, puis s'écarta du véhicule. Il se tint là un moment, chancelant, puis repris sa marche à petits pas le long du trottoir.

Hector réalisa alors que le boulevard s'était peuplé d'une étrange faune, les habitants de la nuit étaient sortis de leurs

planques, côtoyant les fêtards et les cadres rentrant trop tard après une longue semaine. Tous se croisaient sans se parler, sans même se voir.

Parfois, il était difficile de savoir qui était qui. Qu'attendait ce type sur le banc de l'autre côté de la rue ? Habillé en jeans, chemise et veste noire, il semblait perturbé, se levait régulièrement, faisait les cent pas, tournait en rond, avant de se rasseoir. Il portait un bonnet, noir également, malgré la chaleur exceptionnelle, qui camouflait un crâne que l'on devinait chauve.

L'atmosphère semblait soudain devenu étrangère. Un jeune homme dépassa l'entrée de la ruelle qui débouchait sur le boulevard, puis revint subitement sur ses pas. Il marqua un temps d'arrêt en voyant l'homme en noir, mais ce dernier ne prêta pas attention à lui, toujours à l'affût, attendant un rendez-vous qui ne venait pas. L'individu s'engouffra dans le passage sombre. Hector le vit jeter un regard circulaire pour s'assurer que personne ne l'observait. Il s'affaira un instant sur la palissade en tôle ondulée qui fermait l'accès à un chantier de rénovation. Il écarta deux panneaux pour se frayer un chemin dans le bâtiment en travaux, puis disparut.

Vitale attendait toujours son Kebab. Il tuait le temps en discutant avec le patron. Plus loin, sur ce même côté du trottoir, une femme avançait vers eux d'un pas rapide. Elle profita du feu piéton pour traverser la rue. L'homme en noir la repéra, puis sembla s'apaiser. Il se rassit, rajusta son bonnet et remonta le col de sa veste. Il leva son *smartphone* comme s'il attendait un message, mais portait peu d'attention à l'écran. Un autre homme marchait derrière la femme. Il traversa à sa suite, d'une petite course rapide, coupant la voie à une voiture qui redémarrait alors que le feu vira au vert. La femme sentit la présence dans son dos et Hector vit son bras se poser sur la lourde sacoche qu'elle portait en bandoulière.

Les sens d'Hector étaient surchargés. Son cerveau était

incapable de traiter tous ces stimuli. Le temps se dilatait, ralentissant chaque geste, comme pour lui laisser le temps d'appréhender ce qui se jouait devant lui, de relier entre eux les personnages de ce théâtre vivant. Figé par sa propre fascination, il était spectateur d'une pièce se déroulant devant lui, à l'issue inéluctable.

Son attention revint dans la voiture, lorsqu'un son le fit tressaillir. La radio qui avait été fort calme jusqu'alors se mit à grésiller.

— *Secteur République. On a une alerte coups de feu. On recoupe l'info, tenez-vous prêt !*

6. SOMMATIONS

Coups de feu signalés. À la radio, l'opérateur répéta son message. Sa voix tendue résonna sur le boulevard par la fenêtre ouverte, côté passager. Vitale réclama sa commande d'un moulinet de la main. Le patron s'activa d'un air grave, il avait entendu l'appel et ne plaisantait plus. Vitale jeta un billet sur le comptoir, puis sans attendre sa monnaie, attrapa son kebab et sa portion de frites brûlantes. Il trotta jusqu'à la voiture, stoppé dans son élan par un jeune chiot fou amusé par sa démarche. Son propriétaire était guilleret.

— Spock ! Il n'est pas méchant, il veut jouer !

Vitale maugréa en enjambant le cocker fougueux de ses longues jambes. Arrivé à la voiture, il se contorsionna pour tirer la porte avec son talon et se replia pour faire entrer son corps imposant dans le véhicule de service. Il paraissait insensible au ridicule de la situation, soulagé de n'avoir rien renversé.

— C'est bon, démarre !

Hector n'entendit pas l'injonction de son collègue. Les deux mains crispées sur le volant, il était paralysé. *Tenez-vous prêt.* Une phrase qu'ils avaient entendue des dizaines de fois, trop

souvent une fausse alerte. Une partie du cerveau d'Hector tentait de s'extirper de la scène qui se déroulait au ralenti autour de lui, d'obtempérer à l'ordre donné à la radio, l'autre était happée par son environnement, persuadée que l'urgence se trouvait devant ses yeux.

Désorienté, étourdi par un ensorcelant ballet qui lui surchargeait les sens, il concentra son attention sur le boulevard. Sur le trottoir d'en face, la femme s'engouffra entre deux portes cochères. Elle franchit une arche sous un bâtiment, marquant l'entrée d'une sombre ruelle. Elle semblait perdue, cherchant son chemin, concentrée sur sa destination, ignorant le danger que représentait le raccourci qu'elle avait déniché. L'homme qui la suivait accéléra le pas pour s'engager derrière elle. L'autre type, celui en noir, observait la scène. Lorsque la femme et son poursuivant eurent disparu dans le passage, il se leva, délaissant son banc pour suivre le groupe.

Le cœur d'Hector se serra tant la tension était palpable. Il avait l'impression de vivre un accident au ralenti, à l'issue inéluctable. Le temps semblait arrêté, au point que le monde en était devenu irréel. Hector regarda d'abord sa montre, celle au poignet droit, pour vérifier que la trotteuse continuait d'avancer. Par un vieux réflexe, il vérifia celle à son poignet gauche. Le tic-tac satisfaisant de la trotteuse le rassura, puis le claquement lourd de la portière agit comme une décharge qui ranima son corps figé. La voix de Vitale le cingla avec violence.

— Hector, allez, *go* !

Hector sortit de sa torpeur, avalant une grande bouffée d'air chargé d'une odeur d'huile rance. Il démarra la voiture en trombe. Les pneus crissèrent, ses mains étaient serrées sur le volant, ses phalanges douloureuses. Le véhicule bondit dans un bruit sourd en touchant le trottoir. Hector se crispa, Vitale rattrapa son kebab au vol, et laissa s'échapper quelques frites sur le sol.

La radio grésilla à nouveau :

— *Altercation boulevard Voltaire, près du Bataclan. Coups de feu confirmés par plusieurs témoins, peut-être un règlement de compte. Toute patrouille à proximité, intervention urgente demandée.*

Vitale alluma le gyrophare avant de le coller sur le toit du véhicule par sa vitre ouverte. Hector avait pris de la vitesse, en direction de la République, mais fit sèchement demi-tour au feu rouge. Les frites quittèrent les genoux du policier affamé pour se répandre sur le sol. Vitale n'y prêta pas attention et rappela Hector à l'ordre.

— Hé, qu'est-ce que tu fous ? Où tu vas, Hector ? Ce n'est pas par là.

— Une minute. Il y a une agression en face.

Le boulevard désormais désert semblait le contredire.

Hector manœuvra sur la rue Beaurepaire pour jeter un œil dans la ruelle duquel devait déboucher la femme. Il avait vu juste, l'homme qui la suivait avait coincé sa victime dans l'angle de la ruelle. Tous les deux se faisaient face. Une lumière éblouissante s'alluma derrière eux dans la cage d'escalier, découpant leurs silhouettes sur un fond jaunâtre. Dans cette confrontation en ombre chinoise, Hector devinait la crispation des corps prêts à se battre.

La radio crépita à nouveau. Dans le centre de contrôle, la tension était également montée d'un cran.

— *Coups de feu confirmés au Bataclan, Voiture 27, vous pouvez y être dans combien de temps ?*

Hector arrêta son véhicule en travers de la ruelle pour couper toute possibilité de fuite. Il sortit du véhicule, le moteur toujours allumé et se précipita vers la jeune femme pour lui porter secours.

— Bordel, Hector !

Il entendit la rage du cri de Vitale pour le rappeler à l'ordre. Derrière lui, son collègue saisit le micro de la radio et écrasa le bouton d'appel avant de parler.

— Voiture 27, on est sur le coup, on arrive dans 5 à 7 minutes.

Hector dégagea son arme à feu du holster caché sous son blouson. Une détonation résonna dans la ruelle, le tir d'un revolver qui n'était pas le sien. Il reconnut le son d'une arme de poing de petit calibre. Au fond de la ruelle, l'homme qui s'opposait à la femme s'écroula comme un pantin dont on aurait coupé les fils. Les réflexes d'Hector prirent le relais, il ne réfléchissait plus, mais enchaînait des gestes qu'il avait répétés des centaines de fois. Il trouva un espace dans le renforcement d'une porte cochère qui lui servit de couverture. Il se risqua à pencher la tête pour jeter un œil et tenter d'échafauder un plan. Il se concentra pour ignorer la voix de Vitale.

La femme était penchée sur l'homme à ses pieds. Victime, agresseur, Hector ne savait plus qui était qui. L'homme au bonnet noir apparut alors et se rua vers elle pour lui arracher sa sacoche. La femme résista avec une détermination surprenante. Hector profita de l'altercation pour sortir de sa planque. Il courut revolver au poing vers le fond de la ruelle. Le bruit lourd de ses pas attira l'attention de la femme et de son nouvel agresseur, qui se figèrent, le regard pointé sur Hector. La lutte reprit.

— Halte ! Police !

En pilote automatique, Hector avait crié sa première sommation. Il était trop exposé, mais il était prêt à faire feu au moindre mouvement suspect.

L'agresseur ne capitula pas. Il tira d'un coup sec sur la lanière de la sacoche. La femme, surprise par l'intervention d'Hector, lâcha prise.

Hector se planta bien campé sur ses deux jambes, et ajusta

son tir à deux mains. Il hurla son deuxième avertissement d'une voix qui s'étouffa à moitié dans sa gorge.

— Halte ou je fais feu !

L'agresseur ignora la menace. Il prit la fuite en rebroussant chemin dans l'autre tronçon de la ruelle, hors de vue et de ligne de tir d'Hector. Le policier jura et renonça à faire feu, il était trop tard. Le sang de l'homme abattu s'étalait déjà dans une mare noirâtre et gluante au pied de la femme qui s'était relevée d'un bon, en alerte. Hector rangea son arme, puis s'approcha, mains en avant dans un geste d'apaisement. La femme fixa le corps à ses pieds. Le choc se lisait dans ses yeux, elle semblait sonnée, mais sa peur déclencha soudain une pulsion incontrôlable. Elle s'enfuit en courant, contre toute logique, dans la direction prise par son agresseur.

Le calme était revenu dans la ruelle. L'adrénaline battait encore dans les tempes d'Hector, ses mains tremblaient. Il s'approcha prudemment de l'homme baignant dans son sang. L'odeur écœurante de la mort flottait déjà dans la ruelle autour du jeune homme blond. Hector s'accroupit pour mieux l'observer. La trentaine, aucune arme à proximité du corps, pas de signe distinctif. L'état de sa blessure qui lui avait traversé le thorax au niveau du cœur ne laissait aucun doute sur son état de santé. Il n'y avait plus rien à faire pour le sauver. Par le trou de sa chemise blanche, noircie par la sang, l'épais liquide s'écoulait désormais lentement, la pression était retombée. L'homme ne bougeait plus, son visage était détendu. Hector se pencha pour placer son oreille près de ses lèvres, pour tenter de capter le moindre souffle de vie. Rien. Pas même une révélation fracassante, le nom du meurtrier prononcé dans un dernier soupir. Au cinéma, les agonies sont spectaculaires, cette victime bien réelle était morte sur le coup.

Vitale était sorti de la voiture de patrouille. Il rappela Hector à l'ordre.

— Hector ! Y a plus rien à faire. Magne-toi, faut qu'on bouge sur l'autre inter' !

Hector se releva, toujours perturbé par l'agression qu'il n'avait pu arrêter à temps. En contournant le corps inerte, il buta sur un objet brillant, un petit tube qui roula sous sa semelle. Hector leva le pied pour éviter de l'écraser, puis se pencha pour le ramasser. C'était un tube de rouge à lèvres, le rouge à lèvre d'une femme qui n'en portait jamais. Hector le glissa machinalement dans la poche de son blouson.

Il s'élança ensuite vers le véhicule de patrouille au pas de course, sans jeter un regard derrière lui. Il s'installa au volant et claqua la portière bruyamment.

La radio balança son ultime instruction, tranchante comme un couperet de boucher.

— *Attentat près du canal. Prise d'otages au Bataclan. Toutes les voitures quartier Nord-Est appelées sur zone. Vite ! Bougez-vous !*

Hector accéléra en faisant demi-tour vers la Place de la République. Un vertige saisit soudain Hector amplifié par le hurlement assourdissant de la sirène que Vitale venait d'enclencher.

— C'était quoi ce bordel, Hector ?

Une question rhétorique qu'Hector n'entendit pas.

— Il faut signaler le type mort dans la ruelle, répondit-il simplement.

— Plus tard, t'entends pas autour ? On descend vers le chaos, là.

D'autres sirènes résonnaient, comme des cris lancinants brisant à l'unison le silence de la nuit. Des jeunes débouchaient en courant de la rue du Faubourg du Temple, puis remontaient le long des casernes de gendarmerie.

Hector prit seulement conscience des conséquences du

détour qu'il avait choisi d'emprunter. Son intervention les avait retardés. Il ressentit le besoin de prendre des risques pour gagner de précieuses secondes, remontant le flux de circulation à contresens. Hors de l'habitacle, Paris défilait à une vitesse folle.

Vitale restait fébrile, mais silencieux. Il avala ses reproches et se concentra sur ce qui les attendait. Il vérifia son arme à feu, puis répéta les mêmes gestes une seconde fois pour apaiser sa nervosité.

L'esprit d'Hector était troublé. Il se frotta les poignets. Ses montres le démangeaient, symbole d'un temps qui jouait inévitablement contre lui. Toujours. Il hurla en frappant le volant.

— Et merde !

Lentement, il inspira pour retrouver son calme avant l'intervention qui les attendait. Il essaya de se remémorer. Avait-il fait usage de son arme ? Combien lui restait-il de balles ? Toujours confus, il écrasa sa pédale d'accélérateur, furieux contre lui-même d'avoir perdu quelques précieuses minutes.

7. SOUFFLE CHAUD

Deux ou trois minutes perdues. Un moment dérisoire. Quelques respirations, des battements de cœur, les yeux qui clignent un instant, et qui se rouvrent sur un monde transfiguré. Dans cette réalité nouvelle, Paris avait basculé dans le chaos. La peur avait réveillé les réflexes primitifs tapis dans les profondeurs de l'inconscient, des mécanismes incontrôlables qui secouent les Hommes comme des pantins désarticulés dans leur fuite désordonnée. La rumeur se répandait à la vitesse des électrons sur les réseaux sociaux. Des Parisiens couraient, s'engouffraient dans la première bouche de métro venue ou tentaient de franchir les portes cochères des bâtiments haussmanniens. D'autres, surpris dans leur déambulations nocturnes, regardaient comme des déments ceux qui cherchaient à les avertir.

Hector et son coéquipier remontaient le boulevard Voltaire à pleine vitesse, tandis que les ombres bleues projetées par leur gyrophare semblaient transformer leur perception du monde. Ou peut-être était-ce l'adrénaline qui décuplait les sens

d'Hector ? Sa concentration était extrême pour ne pas heurter un piéton ou un cycliste traversant au mauvais moment. Dans sa crispation, il passa la mauvaise vitesse. Le moteur en surrégime hurla dans un cri strident, étouffé par la sirène qui lui vrillait les tympan. Vitale ne dit pas un mot, obsédé par l'épreuve qui les attendait

Dans la tempête, les Hommes cherchent refuge, Hector et Vitale, eux, fonçaient vers le danger. Ils étaient des gardiens, ils ne pouvaient fuir, on leur demandait de dompter le chaos. Parfois, cela consistait juste à être là, à se tenir droit et fier. Gardiens de la Paix sur la Terre. Enfant, Hector voyait les policiers comme des chevaliers en armure. Alors, il s'imaginait comme eux, posté devant les portes d'une ville imaginaire, le visage serein, l'immobilité majestueuse, ses deux mains croisées sur une gigantesque épée, la pointe posée sur le sol. Son regard scrutait l'horizon, sa présence imposante était suffisante pour repousser les méchants et inspirer le respect. Il ne pouvait être plus loin de la réalité. Le plus souvent, le boulot imposait surtout de descendre dans l'arène, de risquer de prendre un mauvais coup dans une ruelle sombre pour un sac à main volé. Et puis, il y avait les interventions comme celle qui les happait ce soir, de celle qui définit un héritage. *L'héritage, c'est la mort, ne pense pas à la mort, tu vas l'invoquer, malheureux !* disait son père. La radio grésilla. Peut-être qu'une voix leur parlait, il ne l'entendit pas.

Ils n'étaient que deux simples policiers qui roulaient vers le centre du Nexus malgré la terreur qui leur tordait les boyaux. Qu'allaient-ils trouver là-bas ? Vitale vérifiait son arme une nouvelle fois, pour s'occuper les mains et masquer ses tremblements. Hector cherchait son souffle.

Il ralentit le rythme de leur chevauchée en arrivant à proximité du Bataclan. Une autre voiture de Police leur barrait la

route. Le vertige saisit Hector, déforma sa perception du monde. La ville lui était devenue étrangère, son corps n'était plus le sien, comme s'il l'avait quitté pour voir la scène depuis les toits des bâtiments alentour. Hector eut la sensation de s'arrêter près d'une voiture miniature, stationnée en travers, comme jetée au milieu du bordel d'une chambre d'enfant en désordre.

La lumière du second gyrophare tournait comme un sémaphore hypnotisant. Son éclat lumineux se mélangeait à la lueur qu'ils projetaient en retour. Instinctivement, Hector s'était garé en plaçant la voiture de ses collègues entre eux et le Bataclan, l'utilisant comme un bouclier de protection. Hector chercha les autres policiers du regard, mais leur véhicule déserté lui bouchait la vue.

Il s'extirpa de son siège, sortit, puis s'approcha de l'autre voiture en marchant en canard pour rester à couvert. Vitale éteignit la sirène. Ce fut d'abord le silence qui frappa Hector. Il l'accueillit d'abord comme un soulagement, mais fut ensuite gêné par le bourdonnement de ses oreilles. Il crut d'abord que le vrombissement de son moteur et les hurlements de la sirène avaient saturé son audition, puis il comprit que ses sens étaient accaparés par l'adrénaline battant dans ses tempes. Il respira pour ramener son attention à l'intervention.

Les coups de feu d'une arme automatique figèrent le temps. Il y eut un bruit continu, qui reprit plusieurs fois, comme une toux rauque. Hector se recroquevilla, puis comprit que les tirs ne leur étaient pas destinés, ils venaient des tréfonds de la salle de spectacle. Enfin, le cri du fusil d'assaut s'étouffa comme dans la gorge d'un cochon saigné à l'abattoir, pour laisser résonner l'effroi. Hector se figea. Plus loin sur le boulevard, il remarqua quelques passants réfugiés dans l'abri précaire d'une ruelle. Le nez sur leur téléphone, ils rassuraient leurs proches.

Ou peut-être propageaient-ils la rumeur sur les réseaux sociaux. Il se passait quelque chose boulevard Voltaire. Ailleurs, aussi. Châtelet, Saint-Michel, le Stade de France. Il était difficile de trier le vrai du faux. La panique se répandait aussi dans le monde virtuel.

Hector, lui, devait affronter le monde physique, coincé entre deux voitures de police dans une réalité impossible à saisir, à la merci d'un danger qu'il ne pouvait évaluer. Il gesticula, intima aux badauds de l'autre côté de la rue de déguerpir. *Cassez-vous !* Une balle perdue était si vite arrivée !

Après les coups de feu, le silence qui suivit devint plus oppressant encore, la menace toujours invisible. Hector sursauta lorsqu'il entendit Vitale sortir du véhicule. Il le vit ensuite s'accroupir pour le rejoindre derrière la première voiture. Respirer, réfléchir, se reprendre. Les deux hommes s'interrogèrent du regard. Où étaient les deux collègues qui étaient intervenus avant eux ?

Hector se redressa pour passer la tête au-dessus du capot et observer la salle de spectacle. Et il les vit. Devant la porte du Bataclan, les corps des deux « BACeux » gisaient, inertes. Ils étaient tombés chacun de leur côté, les bras en croix. Leur position symétrique évoquait les deux ailes d'un macabre papillon. La nuit, la lumière orangée de l'éclairage public, le clignotement bleu des gyrophares, tout rendait irréaliste la mare de sang qui s'écoulait sous les cadavres, dissolvant son rouge sombre dans le noir du bitume. Les terroristes avaient dû les cueillir dès la sortie du véhicule. L'idée le fit frémir. À quelques minutes près, s'il n'avait pas secouru cette femme dans la ruelle, ç'aurait été son corps là-bas, souillant le boulevard d'une tâche répugnante. Savard et Cormier étaient tombés pour lui. Un soir de pot d'anniversaire, il avait rencontré la famille de l'un deux. La femme de Cormier les avait rejoints un moment. Elle était partie avec leur jeune fils qui n'y tenait plus.

Hector voyait leurs visages, il ne parvenait plus à se rappeler de leurs noms, mais articula des excuses silencieuses.

Il se roula en boule derrière la protection dérisoire de la voiture de leurs collègues, cherchant à reprendre ses esprits, le dos posé contre la portière. Une bile acide remonta des tréfonds de son estomac pour lui brûler le gosier. Ses mains tremblaient. Il était vivant. À quoi ça tenait ? À un retard, une question de temps, de moment, l'histoire de sa vie. *Alors, encore en retard ? On se défile toujours, chez les Mahi, hein ?* Il n'avait pas entendu ces mots, il les avait devinés, ressentis comme un héritage familial caché et honteux, une malédiction qui lui collait à la peau. Il gratta ses poignets, ses deux lourdes montres le démangeaient soudainement. Il planta deux ongles dans sa chair pour sentir la douleur. Est-ce qu'il avait rêvé cette scène dans la ruelle ? Est-ce qu'il avait triché et laissé ses deux collègues morts se prendre les balles. Il ferma les yeux. Un autre cadavre, le corps du jeune homme mort dans la ruelle, avant-goût de cette soirée morbide, lui confirma la triste réalité. Il avait juste fait son boulot. La culpabilité ne disparut pas, elle lui transperçait le cœur, enserrait son cerveau dans un étau d'acier. Est-ce que c'était ça, la vie de flic, se sentir responsable de toute la merde du monde ? Est-ce qu'il était coincé dans cette vie, condamné à regretter, à s'excuser, à demander pardon à tous les dieux de la terre pour tous les fantômes qui l'accompagnaient ? Pourquoi ? Pour avoir le droit d'être humain, pour mériter le droit fragile de vivre ?

Lorsqu'il rouvrit les yeux, il fut ébloui, et surpris d'être encore là, sur ce boulevard qu'il souhaitait tant voir disparaître. Vitale était à sa gauche, il respirait bruyamment, sans un mot. Il interrogea Hector du regard. Malgré sous souffle irrégulier, Hector ne perçut aucun doute dans son attitude. Vitale attendait un soutien, une simple confirmation. *On se défile toujours,*

chez les Mahi, hein ? Pas de soir. Plus jamais. Hector hochait la tête, Vitale répondit d'un battement de paupières.

Hector se retourna pour obtenir une vue d'ensemble de la situation. Rien ne bougeait plus, la situation était figée. Le Bataclan les toisait d'un calme menaçant. Le côté bar sur la gauche était plongé dans le noir, mais une lueur émergeait au fond du long couloir sur la droite, avant l'accès à la salle de concert. Au-dessus de l'entrée, des lettres en plastique noir glissées sur un fond blanc indiquaient le nom du groupe de ce soir. *Queen of the Stone Age*. Hector les connaissait. Il aurait aimé les voir en concert. L'ironie se secoua d'un rire nerveux. Il se reprit, chuchotant pour Vitale, comme s'ils pouvaient être écoutés.

— Tu connais la salle, la configuration des lieux ? C'est quoi la jauge ?

— Je ne suis jamais venu, mais c'est grand. Mille personnes, peut-être plus.

— Bordel...

Hector repéra le parcours qu'il comptait emprunter et avisa un pilier qui pourrait servir de première étape. Il y avait quoi, trente, quarante mètres à parcourir ? La distance lui parut énorme. Et après ? Il faudrait franchir la porte battante de l'enfer et entrer dans la salle.

Hector se réinstalla près de son collègue. Il extirpa son téléphone portable de sa poche. De sa main tremblante, il composa le numéro de Dîna. Messagerie. *Merde !* Elle avait coupé son téléphone. Elle voulait lui faire payer son absence. Il laissa un bref enregistrement de quelques secondes, luttant pour garder une voix ferme et posée.

— Dîna, je suis sur une intervention délicate, tu vas en entendre parler. On se reverra. Peut-être. Peut-être pas en fait. Je suis désolé pour cette soirée. J'aurais dû être avec toi. Je t'aime.

Hector raccrocha et éteignit son mobile. C'était la première fois qu'il éprouvait le besoin de parler à sa femme sur une

opération d'envergure. Les collègues morts sur le bitume n'en avaient sûrement pas eu l'occasion.

Vitale l'imita, laissant un bref message à ses proches. Ses lèvres bougeaient. Aucun son ne parvenait aux oreilles d'Hector. Il n'entendait que le silence, la peur, son souffle court et son sang qui martelait douloureusement ses tempes, comme un démon cherchant à s'échapper. Lorsque Vitale raccrocha, ses épaules voûtées portaient le poids du monde, mais il se redressa lentement pour reprendre le contrôle de son corps, et ne pas laisser sa détermination s'effriter.

Vitale l'imita, laissant un bref message à ses proches. Ses lèvres bougeaient. Aucun son ne parvenait aux oreilles d'Hector. Il n'entendait que le silence, la peur, son souffle court et son sang qui martelait douloureusement ses tempes, comme un démon cherchant à s'échapper. Lorsque Vitale raccrocha, ses épaules voûtées portaient le poids du monde, mais il se redressa lentement pour reprendre le contrôle de son corps, et ne pas laisser sa détermination s'effriter.

Hector se rapprocha de son binôme et s'installa à genou en face de lui. Il posa ses deux mains sur ses épaules. Hector, Vitale, ils n'étaient plus que deux regards, deux yeux plantés les uns dans les autres. Pouvaient-ils fuir ? À aucun moment, cette idée ne leur effleura l'esprit. Leur collègues étaient tombés face à un ennemi invisible. Ils leur devaient bien ça.

Des cris émergèrent de la salle de spectacle. Ce fut le déclencheur. Hector retira son blouson et le jeta à l'intérieur du véhicule. Il avait besoin de sa liberté de mouvement. Il dépassa Vitale par la droite, dégaina son arme et prit place à l'extrémité du véhicule. Le regard pointé vers la salle, il sentit le vent lui balayer le visage, une brise presque chaude qui charriait une odeur de poudre et de sang. Dans ce souffle il entendit comme un murmure, les incantations d'une bête monstrueuse qui l'appelait.

— Je vais m'approcher, tu me couvres, dit-il simplement.

Vitale hocha de la tête, lentement pour affermir sa résolution. Il se positionna au-dessus du capot de la voiture, les mains tendues vers l'avant, crispées sur son arme. Il luttait pour calmer ses tremblements. Hector lui laissa quelques secondes pour se recouvrer ses esprits, puis s'élança à l'assaut de la salle de spectacle.

8. LES RATS

Marie-Claire Renard n'aimait pas qu'on lui force la main. Quand Alexander Karpathi l'avait mise devant le fait accompli, elle s'était levée pour contenir son agressivité. Elle avait déserté le champ de vision de sa webcam pour d'abord faire les cent pas. De l'autre côté de la connexion, Karpathi ne voyait sur son écran qu'un fauteuil vide au cuir un peu passé. Il n'entendait plus que la voix cassante de Marie-Claire, dont la clarté oscillait au rythme de ses allers et retours devant les vitres blindées de son bureau de Levallois-Perret. Karpathi ne s'en formalisa pas, trop content de sentir qu'il avait pris l'ascendant. Le son se stabilisa enfin, il se dit que Marie-Claire avait dû s'immobiliser. Ce qu'il ne voyait pas, c'est que si Marie-Claire Renard s'était en effet arrêtée, c'était pour céder à l'une de ses manies. Elle avait attrapé le *cutter* qui traînait sur le plan de travail et utilisait sa lame tranchante pour se livrer à son passe-temps favori. Ses collègues pouvaient en témoigner, quand la rage la submergeait, elle passait ses nerfs sur l'une de ses plantes vertes. Cette fois, elle découpait une à une les feuilles de son ficus géant. Elle n'écou-

tait plus alors son interlocuteur que d'une oreille distraite, son attention avalée par les gestes précis de sa lame courant sur la fragile matière végétale, tranchant de petits lambeaux fins entre les veinures de sa pauvre victime, jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'un ridicule et désespérant squelette. Ses collègues savaient alors à quoi s'en tenir. Dans les jours suivants, les longues tiges dénudées servaient d'avertissements à tous ceux qui se joignaient à une réunion dans son bureau. Ils se passaient le mot, il fallait prendre Marie-Claire avec des pincettes. La sinistre ossature de branches restait là jusqu'à ce que lesdits collègues supplient les services généraux de remplacer enfin la plante sacrificielle.

Oh certes, ce jour-là, Karpathi avait été malin. L'homme s'était pointé avec la solution toute prête, servie sur un plateau, il livrait le poison, une nouvelle cataclysmique pour la République, avec son antidote. Il s'était même payé le luxe d'être avenant. Faute d'une meilleure solution, Marie-Claire avait regagné son siège, lui avait souri en retour et bu la coupe jusqu'à la lie. Elle avait accepté la proposition de l'homme, sans même entrevoir une alternative.

C'était il y a deux semaines. Ce soir, dans la salle de commandement enfouie dans le sous-sol ultra-sécurisé d'un obscur bâtiment parisien, le moment était venu de payer le prix de son pacte avec le « démon des Carpates », comme elle appelait le chef d'entreprise. Karpathi était en réalité d'origine hongroise – rien à voir avec Dracula – mais la sonorité de son nom et sa réputation de prédateur lui valait ce surnom peu amène que tout le monde employait dans son dos.

En cas de menace majeure, la procédure mise en place par Marie-Claire exigeait de se retrouver dans un des dix centres de contrôle parisien de la DGSI, la Direction Générale de la Sécurité Intérieure. Ces salles se situaient dans des bunkers souterrains et secrets, dans des lieux à l'épreuve des bombes, et dans

une certaine mesure, capables de résister aux attaques chimiques et aux radiations. Lorsqu'on l'avait rappelée pour lui signaler les attaques terroristes qui visaient Paris, elle avait choisi le siège de l'ANSSI, l'agence en charge de la sécurité des systèmes d'information. Récemment, toutes les attaques physiques s'étaient accompagnées d'offensives massives sur l'informatique de l'État. Elle avait choisi cette fois de prendre les devants, et pour écarter le risque de paralysie, de rassembler les équipes dans le saint des saints de la cybersécurité. Plus que les murs épais de la salle de contrôle, c'était ses pare-feux qui l'intéressaient.

Ce vendredi soir, elle avait quitté le boulot plus tôt qu'à l'accoutumée, pour une soirée entre amis. Son chauffeur l'attendait comme toujours à proximité, il avait récupéré Marie-Claire juste après l'alerte. Le visage fermé de sa patronne l'avait inquiété. La situation n'était pas bonne, à l'évidence. Marie-Claire trépigait à l'arrière du véhicule. Elle n'avait rien à découper. Le chauffeur s'était frayé un chemin dans la circulation dense du début de week-end, à coup de gyrophare, de sirène et de slalom entre les conducteurs agacés. Quelques minutes plus tard, ils passaient devant la tour Eiffel et remontaient les quais à contresens, escortés par les motards qui les avaient rejoints. Ils passèrent devant le siège de l'ANSSI sur le front de Seine. La forme du bâtiment, une sorte de triangle qui s'étagait en espaliers, lui donnait un air de MI5 un peu cheap. L'endroit ne payait pas de mine, mais ses sous-sols cachaient un des endroits les mieux sécurisés de Paris, le plus résistant aux cyberattaques. La voiture s'engouffra dans le parking souterrain. Le chauffeur déposa Marie-Claire devant l'enceinte blindée. Deux gardes armés ouvrirent la lourde porte pour l'accueillir, elle se précipita à l'intérieur, pour s'enfoncer dans un long couloir désert, éclairé d'une rangée de néons froids. Les talons de ses escarpins claquaient contre le sol en béton. Elle

badga pour passer une nouvelle porte, tout aussi imposante que la première. Derrière, elle fut emportée par l'agitation, tout le monde courait dans des directions improbables, sans concertation, s'évitant par miracle, comme coordonnés par un virtuose metteur en scène. Moreau l'attendait, elle serra les lèvres en se demandant comment il avait pu arriver avant elle.

— Ah, vous êtes déjà là, vous ?

— Oui, j'ai été prévenu plus tôt. Je voulais évaluer la situation, avant de vous déranger.

— J'espère que vous n'avez pas trop tardé, Olivier.

Il marchait à ses côtés, sa démarche robotique paraissait plus raide qu'à son habitude. Marie-Claire jeta un œil à la main qui tenait ses dossiers. À l'intérieur, il ne devait pas y avoir plus que la demi-page de briefing qu'il devait avoir préparé. Ses doigts étaient crispés, ses phalanges blanchissaient comme à chaque fois qu'il tentait de lui cacher une mauvaise nouvelle. Elle ne tourna pas autour du pot.

— Allez-y, crachez le morceau.

Il ne parut pas surpris de l'aboitement de sa cheffe. Il marqua un temps d'arrêt, comme pour chercher ses mots. Sa formulation directe trancha avec son embarras.

— Le général de Bauffremont est déjà là. Il vous attend dans la salle de crise.

Marie-Claire s'arrêta net, tourna les épaules pour fusiller son collaborateur du regard, souffla bruyamment et reprit sa marche en accélérant le pas. Sa jupe serrée l'empêchait de faire de grandes enjambées, mais elle compensait son allonge par une sorte de trépignement rapide qui avait dû faire d'elle une redoutable adversaire dans les courses de sac de son enfance. Elle stoppa devant la porte afin que Moreau la rattrape pour lui ouvrir, comme si toucher la poignée risquait de la crédibiliser aux yeux de ses interlocuteurs. Son assistant poussa la porte et s'écrasa contre la cloison pour la laisser

passer. Elle entra sans un bonjour, en prononçant simplement le mot « brief ! » étouffé par son claquement de langue. Elle fut soulagée de voir que hormis le général des armées qui l'avait devancé, la salle était à quasi vide. L'effectif était loin d'être au complet, elle n'était pas la dernière, son honneur était sauf. Elle se plaça au centre de la table en demi-cercle, face aux écrans de contrôle, en écoutant Moreau qui avait commencé à lui lire sa demi-page. Attentats au Stade de France, fusillade sur le canal Saint-Martin, prise d'otages au Bataclan. Point.

— C'est tout ?

— On attend encore les remontées de terrain.

— Vous vous foutez de moi ? Il y a rien de neuf par rapport à l'appel qui m'a tiré de mon dîner. C'était il y a trente minutes.

— Tout est un confus. Ils recourent les informations.

Moreau disait « ils », mais voulait dire « on ». Il ne pouvait pas tout faire.

Marie-Claire fit alors semblant de découvrir le général installé à l'extrémité de la table à sa gauche.

— Ah, général de Bauffremont !

Elle ne termina pas sa phrase, son ton ironique laissa planer le doute sur ce qu'elle cherchait à exprimer. Elle se plongeait déjà dans l'observation exagérément minutieuse des informations affichées sur les écrans de contrôle. Elle se cachait derrière ce même air impassible, ce masque presque effrayant qu'elle portait en toute occasion. Une *poker face* imperturbable. Marie-Claire n'était pas joueuse, pas au sens où on l'entendait. Elle était politique – comment aurait-elle pu se hisser à la tête de la DGSI sans cela ? – et le pouvoir qu'elle avait retiré de sa situation suffisait à lui donner son shoot d'adrénaline quotidien. Personne ne pouvait dire merde à la Sécurité Intérieure, certainement pas le Premier ministre, pas même le Président de la République. Elle était le dernier rempart face au chaos, la

sécurité des citoyens était à ce prix. Tous s'accommodaient de ses excentricités.

Un conseiller dont elle avait oublié le nom fit irruption dans la pièce et la tira de ses réflexions avec les fameuses remontées du terrain.

— Madame Renard ? L'attentat au Stade de France est maîtrisé.

— Bilan ?

— Un blessé léger, les trois terroristes sont neutralisés.

Enfin, une bonne nouvelle.

— Morts ?

— Oui, isolés et encerclés, ils ont déclenché leurs ceintures d'explosif. Ils ne cherchaient plus à tuer, juste à éviter d'être capturés.

Si la nouvelle la rassura, son visage n'en laissa rien paraître. Elle regrettait toujours qu'on ne puisse pas faire un meilleur exemple de ces hommes, avec un procès retentissant. Cette fois pourtant, elle appréciait qu'un front se libère pour pouvoir se concentrer sur le plan de Karpathi. Elle ramena son attention sur le mur d'écran face à elle, pendant que des interlocuteurs venus de différents ministères prenaient place à mesure des arrivées. Ils devisageaient ceux qui étaient déjà là. Marie-Claire devinait leur frustration de n'être pas les premiers dans la salle. Elle réprima un sourire.

Sur le plus grand écran, au centre du mur de contrôle, un plan détaillé de Paris soulignait les points chauds. La ville y était divisée en quatre zones. Le plan de sécurité nationale prévoyait que les forces ne pouvaient être toutes envoyées sur site en cas de menace directe. La crainte d'attaques coordonnées était la base de la prudence, il fallait garder une capacité de riposte pour ne pas se laisser surprendre. Impossible d'engager toutes les forces dans la bataille, il était critique de pouvoir anticiper une escalade. Marie-Claire poursuivit son

évaluation de la situation. Elle pointa l'espace en haut à droite.

— Et la BRI ? En route pour le quart nord-est ? Ils arrivent sur site dans combien de temps ?

Moreau était sorti de la salle. L'adjoint au nom inconnu répondit. Marie-Claire se dit qu'elle demanderait son nom à la prochaine occasion, il était efficace, ce petit.

— ETA moins de 5 minutes.

— Les équipes de réserve sont mobilisées dans les autres quarts ?

— Oui, toutes déployées. On les garde sous le coude.

L'adjoint de Marie-Claire revint enfin dans la salle. Elle l'interrogea directement sur le moral des troupes.

— Tout le monde est prêt ?

— Prêt ? Oh oui, tout le monde est au point, mais il y a du bon et du moins bon. L'ironie du sort a voulu que nous ayons simulé et répété une attaque similaire ce matin. Vous avez eu du nez en exigeant d'accélérer la formation. Les bons réflexes sont ancrés dans les esprits. Ils sont prêts, comme vous dites, le moral est bon, ils sont rassurés par les exercices, mais la journée a été éprouvante, la BRI est fatiguée. Ils ne vont pas tourner autour du pot longtemps et vouloir jouer la guerre d'usure. Ils prévoient de donner l'assaut rapidement.

Le général de Bauffremont en profita pour sortir de sa réserve.

— Madame Renard, que vous a valu la fulgurance de cette préparation à point nommé ? Avez-vous des rapports de vos services à nous partager pour éclairer vos choix ?

Nous y voilà, c'était le moment qu'avait choisi le général pour tenter de reprendre la main. Marie-Claire pesa longuement ses mots avant de répondre.

— L'éventualité de l'attaque nous avait été signalée par nos « réseaux ». Nous n'avions pas d'information précise, bien sûr.

Nous avons identifié une forte hausse des métriques quantitatives, un regain d'activité dans le nombre de messages ou d'appels des personnes sous surveillance, ainsi qu'un nombre de déplacements inhabituels. Rien de concret, mais c'est suffisant, pour réévaluer notre seuil d'alerte.

Elle croisa le regard de Moreau, il s'en détourna rapidement. Il ne fit aucun commentaire, mais il savait qu'elle bluffait. C'est tout ce qu'elle pouvait révéler. Elle ne pouvait pas en dire plus sur sa source, sans griller Karpathi. Et sans se perdre, elle, dans des justifications sans fin.

Le général ne lâcha pas le morceau.

— Je serai intéressé de pouvoir consulter ces rapports quantitatifs. C'est une méthode de travail dont nous pourrions avoir beaucoup à apprendre, aux armées.

— Mais avec plaisir, général.

Elle avait répondu avec un empressement suspect, mais l'attention des dix personnes réunies autour de la table fut détournée par la voix du Premier ministre. Son visage était apparu sur l'un des écrans de contrôle. Il fut rapidement rejoint par le ministre de l'Intérieur, sur le moniteur d'à côté. Marie-Claire, trop heureuse de trouver une échappatoire, les salua avec une chaleur inhabituelle. Elle leur partagea les informations dont elle disposait, en insistant sur la situation maîtrisée au Stade de France. Le point de non-retour approchait, le moment de prendre sa décision critique. Marie-Claire en profita pour préparer le terrain.

— La situation reste délicate au Bataclan. C'est là que nous concentrons nos efforts. La BRI sera sur place d'une seconde à l'autre. Ils voudront intervenir rapidement, ne pas laisser le siège s'éterniser.

Elle reprenait les mots de Moreau. Le Premier ministre s'agita sur sa chaise. Il tenta de calmer le jeu.

— Nous allons essayer de comprendre leurs revendications, non ?

— Monsieur le premier Ministre, je ne vais pas vous faire l'affront de vous rappeler que nous ne négocions jamais. *Il faut terroriser les terroristes.* C'est la position officielle, depuis toujours. En l'occurrence, il ne faut pas leur laisser le temps de s'organiser.

Marie-Claire Renard avait retrouvé la fermeté de ton qui ne laissait aucune place à la discussion. Le Premier ministre lui renouvela sa confiance, merci monsieur le Premier ministre, tenez-moi au courant en temps réel, bien sûr monsieur le Premier ministre. Clic. Fin de la conversation.

Le calme était revenu dans la salle. Marie-Claire Renard avait décidé en un clignement de paupières devant les écrans de visioconférence redevenus noir. Elle était connue pour son intuition digne des meilleurs généraux. Elle avait gravi les échelons sur des coups de dés. Jusqu'ici, elle ne s'était jamais trompée. Ses opposants attendaient dans l'ombre le moindre faux pas, les hyènes étaient prêtes à la dévorer. C'est le goût du sang qui avait attiré le général de Bauffremont dans la salle. Bien sûr, l'opération n'était pas du ressort de l'armée, mais Marie-Claire n'avait pourtant eu d'autre choix que de l'accueillir, les forces spéciales pouvaient être amenées à intervenir si l'opération tournait au fiasco. Pourtant, Marie-Claire savait qu'elle ne faillirait pas, pas cette fois, elle ne donnerait pas ce plaisir à cet arriviste, surtout là, à ce poste, en hommage à son général de père. Le moment était venu de placer sa mise sur la carte de Paris, tapis vert improvisé, théâtre d'un plan éminemment risqué. Elle n'eut pourtant aucun doute. Karpathi ne pouvait déployer son dispositif qu'à un seul endroit. C'était là, autour du Bataclan, que tout se jouerait. Elle envoya un SMS à Karpathi. « *Les Rats vous attendent à République, à vous de jouer, vous avez peu de temps pour vous déployer. Très peu.* »

Les « Rats » c'étaient le nom qu'ils donnaient à l'équipe souterraine de la sécurité intérieure, une brigade spécialisée dans les interventions en sous-sol. L'escouade avait été créée en réponse à l'attentat de 1995 à Saint-Michel. Catacombes, égouts, métro, tunnels, ils connaissaient comme leur poche le gruyère qui s'étendait sous la capitale. Ils pouvaient surgir des endroits les plus inattendus, ils avaient par exemple neutralisé un fou qui avait détourné un métro. L'incident avait été étouffé, car leur existence était jusqu'à présent l'un des secrets les mieux gardés de la République. La surprise, c'était la doctrine de Marie-Claire Renard, la marque qu'elle comptait laisser dans cette institution conservatrice. Et pour surprendre, il faut parfois tordre les règles, elle l'assumait parfaitement. À voir son sourire dans cet instant de tension, on aurait pu même croire qu'elle s'en délectait. Elle s'était appropriée le plan de Karpathi pour corriger la faute impardonnable de sa société, et elle comptait le jouer jusqu'au bout, tout à son avantage. Quitte à lui réserver, à lui aussi, une surprise de son cru.

Elle donna ses instructions dans la salle de commandement.

— On lâche les Rats. Envoyez la meute dans les sous-sols autour du Bataclan. Ils accompagneront le déploiement d'un dispositif de sécurité spécial. Secret défense, je ne peux vous en dire plus, mais ils sont au courant. Allez, c'est parti !

— Secret défense ? J'ai le droit d'en savoir plus, Madame Renard, protesta de Bauffremont.

— Mais bien sûr, général. En privé. Je vais vous briefer.

Marie-Claire Renard effectua un moulinet de la main, qui acheva de lancer les opérations. Moreau s'éclipsa, suivi par une nuée de conseillers de différents grades, pour aller distribuer les instructions au « terrain », comme on appelle ceux qui mouillent leur chemise et parfois risquent leur peau.

Un calme inattendu régna pendant un moment dans la salle. Sur les écrans, de nouveaux éléments s'affichaient pour mettre à jour les éléments tactiques de la crise. Les troupes prenaient position et attendaient le moment opportun pour prendre l'avantage, l'instant, dans toute bataille, où les deux camps se toisent, se jaugent dans une sorte de danse macabre, dans lequel le premier qui abat ses cartes dévoile ses intentions et décide de l'issue des combats. Dans cette masse d'informations qui se rafraîchissait en permanence, Marie-Claire repéra une anomalie.

— Et là, qu'est-ce qu'ils foutent encore là ? Pourquoi la BRI n'est pas encore sur site, bordel !

— Retard à l'allumage, précisa une femme qu'elle ne connaissait pas. On a eu du mal à rassembler toute l'équipe après les exercices de la journée.

Dans sa poche, son téléphone vibra. Un message éphémère de Karpathi s'afficha. « *Équipe bien arrivée. On passe sous la place de la République.* » Parfait. Le répit donné par le retard de la BRI jouait en sa faveur.

Lorsqu'Olivier Moreau revint dans la salle de commandement, la question du poste tactique avancé et de l'hôpital de fortune pour les blessés graves se posa.

— Place de la République, c'est le mieux, plaida-t-il. C'est suffisamment vaste pour mettre le PC et les premiers soins.

— Pas question, c'est trop proche des tensions autour du quai de Jemmapes. On met le PC près du Bataclan, sur le canal couvert, et les soins à Bastille.

— Bastille ? C'est beaucoup trop loin !

— Les pompiers et le SAMU feront la navette. On bloque la circulation, et on fout des « nids » pour ceux qui ne peuvent être déplacés, dans les cafés alentour.

Olivier Moreau fut déstabilisé, mais comprit que Marie-Claire avait clos le débat.

— Bien compris, Madame. Je vous préviens dès que nous sommes installés dans le PC. Vous pourrez nous y rejoindre.

Dans une autre situation, elle se serait rendue sur place. Pas cette fois. La menace était trop grande, trop réelle, trop violente. Trop définitive. Elle se résolut à laisser Moreau gérer seul les opérations tactiques.

— Moreau, j'ai une totale confiance en vous. Je reste ici avec le général de Bauffremont, nous allons nous occuper de rassurer les ministres.

Olivier Moreau s'inclina pour la remercier de l'honneur qu'elle lui faisait. Marie-Claire eut un pincement au cœur. Alors qu'il s'avançait pour lui serrer la main, elle le remercia d'une accolade, une marque d'estime inhabituelle chez elle. Elle ne le reverrait peut-être pas. La sécurité nationale est à ce prix. Chacun sait ce qu'il risque dans ce métier, essaya-t-elle de se convaincre.

9. FÉTIDE

Hector court sur le boulevard. Il ne respire plus. Il se sent nu. Il a abandonné la mince protection que lui offrait la voiture de ses collègues, il zigzague instinctivement, donne une imprévisibilité illusoire à sa trajectoire. Sa tentative est ridicule, il en est conscient, il sait qu'il n'a aucune chance face à une arme automatique. Il accélère encore, se crispe en attendant la douleur, guette le déchirement de la chair transpercée par les balles. Rien. Ses poumons le brûlent. Il n'entend que l'écho du sang qui bat dans sa gorge, puis le bruit de son corps qui heurte le pilier central séparant le bar de l'entrée de la salle.

Il pose son dos contre cette colonne froide, la pierre dure le racle, l'inconfort le rassure. Il laisse durer la vie. Il se force à aspirer goulûment l'air frais de la nuit parisienne. L'air qui rentre dans son thorax prend la consistance de la lave, la brûlure devient insupportable. Derrière lui, des fantômes l'appellent, il sent leur présence évanescence sur sa gauche au travers des portes ouvertes, cette bouche géante qui crie, hurle en silence, l'invite à s'aventurer dans la gueule du monstre. Son

haleine fétide chargée des odeurs métalliques du sang des victimes et de la poudre froide des balles lui soulève le cœur.

Au loin, l'écho des sirènes dérègle ses sens, le propulse dans un monde bancal, dans lequel tout n'est plus que vertige. Il accentue la poussée de ses pieds, il veut s'enfoncer dans le piller, s'y fondre, y disparaître. Ailleurs, il voit d'autres voitures de police se presser. Il se dit qu'elles ne viennent pas pour lui, rejette leur aide, n'y trouve aucun soulagement, il n'est déjà plus là, il a traversé le miroir et appartient à une autre réalité. La ville autour de lui n'est plus qu'un clignotement bleuté, glacial et hypnotisant. Une autre rafale de fusil automatique résonne derrière lui, loin, au fond de la salle, elle s'étouffe et se fond dans les cris et les pleurs. Pas le temps d'attendre des renforts. À sa grande surprise, sa panique s'envole. La détresse des otages lui rappelle pourquoi il est là. Il comprend qu'il a vécu pour aboutir ici ce soir. Il accepte son sacrifice, il est là pour eux, pour ces âmes terrifiées, blessées, retenues dans l'ancre de la bête. Alors, ses réflexes professionnels prennent le relais, il passe en pilotage automatique et scrute autour de lui.

De l'autre côté du pilier, les vitres du café du Bataclan ont éclaté. Hector baisse et les yeux et il les voit, plusieurs corps gisent sur le sol. L'un d'eux est tombé sur un autre, leurs sangs se mélangent dans une promiscuité qui le met mal à l'aise. De jeunes hommes, des femmes aussi, sûrement attablés dans le bar, se sont écroulés au sol. Plus aucun ne bouge. Sont-ils tous morts ? Dans la lueur de la nuit, la couleur des corps fascine Hector, ils sont déjà blancs, livides, presque transparents, déjà fantomatiques. Hector sait qu'il ne peut rien pour eux.

Du coin de l'œil, il voit Vitale se lancer à sa suite, il court vers la ruelle, vers le coin opposé du bâtiment. Trois jeunes partent en courant, comme une nuée d'oiseaux avant l'orage. L'orage, oui, Hector pressent que le pire est à venir. Il entend Vitale les appeler.

— Hé, vous étiez dedans ? Qu'est-ce qui se passe ?

Ils ne l'entendent pas, ils fuient la mort, le diable.

De nouvelles voitures encerclent maintenant la salle. Elles gardent leur distance, la prudence les guide, peut-être aussi la peur. Plus proches de lui, ses collègues, face au sol, lui rappellent le danger qu'Hector avait oublié. Lui est vivant, sa condition l'oblige. Sans plus réfléchir, il fait volte-face, contourne le pilier sur lequel il était adossé et entre par la grande porte dans le Bataclan.

Dans le hall, il avale l'obscurité jusqu'à en suffoquer. Il se roule en boule derrière le comptoir de l'accueil pour permettre à ses yeux de s'accoutumer à la pénombre. Ses sens sont maintenant en alerte, des pleurs captent son attention. Plus loin dans le corridor, près du vestiaire, un corps recroquevillé sanglote. Hector s'approche, sans se relever, en se dandinant comme un canard. La jeune femme sursaute lorsqu'il s'agenouille près d'elle, elle se fige, cesse de respirer. Il n'ose la toucher. Elle va parler, mais sa bouche s'ouvre sans émettre le moindre son.

— Ils sont combien ? chuchote Hector avec douceur.

La femme est incapable de répondre. Son regard le transperce, elle ne le voit pas, malgré son visage désormais à quelques centimètres d'elle. Le flic jette un œil sur l'entrée. Vitale se glisse à l'intérieur du bâtiment. Hector a peur pour lui. Il focalise son attention sur la femme, il faut la sortir de là. Il touche enfin le bras de la femme, elle ne réagit pas.

— Il faut sortir, madame, murmure-t-il.

Avec une infinie précaution, pour ne pas la brusquer, il l'aide à s'accroupir. Elle se laisse faire, accompagne le mouvement comme un robot, elle n'est pas réellement là. Elle est couverte de sang, un sang qui n'est pas le sien, sûrement projeté sur ses vêtements, ses mains, son visage aussi. Le liquide visqueux a séché et forme déjà une croûte sur ses joues. Hector

cherche du regard la victime, celle à qui appartient le sang, mais ne repère aucun corps à proximité. La femme s'est certainement échappée de la salle principale. Malgré le soutien du flic, la femme peine à se mouvoir, elle tremble, manque de se trouver déséquilibrée. Lorsqu'elle se déplie pour se redresser, Hector tressaille en voyant son ventre proéminent. Elle est enceinte. Bordel. Sa vue se brouille, les larmes lui envahissent les yeux, mais il les garde grand ouverts. Vitale les rejoint.

— Je m'en occupe, dit le collègue.

— Elle n'a pas l'air blessée, lui résume Hector.

Vitale se glisse sous le bras de la jeune femme pour la soutenir, presque la soulever. Il compte à son oreille, un, deux, trois. Tous les deux se redressent et avancent à petits pas vers la sortie. Leur lenteur est désespérante. Hector se retourne, lève son arme, prêt à tirer pour couvrir leur fuite, à l'affût du moindre mouvement. Ses nerfs sont à vif, il se concentre pour espérer distinguer otages ou terroristes. L'ennemi, oui l'ennemi comme à la guerre, est resté invisible jusqu'ici, cette pensée l'inquiète. Hector regarde par-dessus son épaule, juste à temps pour voir Vitale et la femme franchir la grande porte. À défaut d'être indemne, la femme est sauvée. Ce petit succès lui donne la force de poursuivre sa progression dans le couloir, vers la grande salle.

Hector avance lentement. Il utilise chaque renforcement, chaque pilier, comme un refuge précaire. Chaque pas le rapproche du fond du Bataclan. Il trébuche, bute sur un objet, glisse sur du sang poisseux, dérape sur les douilles des armes automatiques. Il commence à distinguer l'entrée de la salle. Des masses sombres au sol promettent de le ralentir, peut-être de le bloquer. Plusieurs corps immobiles coincent les portes battantes en position entrouverte. L'un d'eux, en tenue noire de vigile, a certainement tenté de s'interposer à l'arrivée du groupe armé. Il gît désormais au pied de sa chaise, à droite des portes.

Hector fait appel à ses autres sens, il a besoin de tous les indices qu'il est capable de capter. Il prête attention aux souffles et aux sons. Il remarque alors l'évidence. Au-dessus du silence de son effroi émergent maintenant de la salle un murmure, un râle, l'expiration mêlée des agonisants et des blessés. Il se sent tomber, lorsqu'il sent la poigne de Vitale sur son épaule. Ce contact, la puissance de sa simple présence, l'aide à reprendre ses esprits.

Les deux flics hésitent. Ils observent, cherchent comment entrer dans l'espace de concert sans se faire trouer la peau. Ils guettent une faille qui leur simplifierait la tâche. Ils ne trouvent rien. L'entrée de la salle principale est certainement dans le collimateur des terroristes. Que leur reste-t-il ? Vitale part vers la gauche de la porte, Hector se planque sur la droite. Il sèche sur sa chemise la crosse de son arme devenue glissante dans ses mains en sueur, puis il écoute sa propre respiration, pour tenter de la calmer, elle le berce, il veut y entendre le bruit des vagues. Sans cette odeur de poudre, de sang et de mort les enveloppant, il aurait pu oublier, imaginer que tout cela n'était qu'une banale intervention.

Dans ce temps qui s'étire, aucun des deux flics n'ose bouger. Hector sent sa détermination vaciller, avant d'être finalement happé dans le tourbillon de la petite histoire. Ils n'ont pas le temps d'hésiter plus longtemps, un terroriste se faufile par la porte à demi ouverte pour regarder au loin, vers la rue. Il se protège derrière un otage, qui se crispe lorsque les deux individus, soudés en un seul bloc, enjambent maladroitement les corps bloquant les battants. Hector et Vitale l'attendent chacun de leur côté, ils ajustent leur ligne de visée pour ne pas se blesser mutuellement et font feu ensemble, avec une synchronicité qui les surprend. Trois tirs pour Hector, deux tirs pour Vitale. L'otage indemne se rue vers la sortie comme un démon sorti de sa boîte, il tombe, rampe, se relève, tandis que l'homme

équipé d'un AK-47 s'effondre sur le sol. Des cris, des pleurs retentissent dans la salle, mais aucun nouveau coup de feu n'est tiré, les terroristes guettent en silence, se préparent. Hector apprécie le bref instant de soulagement, une maigre victoire, un répit bienvenu avant le déchaînement qui s'annonce.

La violence de la situation le rattrape bien vite. Hector baisse les yeux. Il est frappé par la jeunesse de l'homme au sol, il doit avoir quoi, peut-être, 21, 22 ans max. Immobile, il gît dans son sang frais qui se mêle à celui des victimes. Comment en est-on arrivé là ? Hector secoue la tête pour faire disparaître l'image, elle persiste sur sa rétine, marquée à jamais. Il fixe l'homme au sol et tressaille. Le type porte une ceinture d'explosifs qu'il n'a, miracle, pas eu le temps de déclencher. Les autres doivent porter le même équipement.

Hector ferme les yeux un instant pour tenter d'imaginer un plan. Comment entrer dans la salle sans bain de sang ? Combien de personnes y a-t-il dans la salle ? Combien mourraient si ces engins explosaient ? Il tente d'établir une sinistre arithmétique additionnant les vies et soustrayant les morts, lorsqu'il entend un bruit agaçant. Il rouvre les yeux, et perçoit une présence inhabituelle. Une sphère volante franchit les portes entrouvertes de la salle de spectacle, dans un bourdonnement de moustique. L'objet s'approche, oscille vers lui, jusqu'à ce que bientôt, ils se retrouvent face à face. Une sphère de la taille d'un ballon de foot flotte à quelques mètres, au niveau de son regard. Il lui faut quelques secondes pour comprendre à quoi il a affaire, un drone conçu pour se déplacer en intérieur, ses pales protégées par une structure en métal, pour rebondir sans dommage sur les murs et les personnes. Pour ne blesser personne, oui, ironie de merde ! En son centre, une caméra l'observe. Le drone de patrouille, piloté par un gars caché dans la salle, lui tourne maintenant autour, le type cherche sûrement à avoir une meilleure image d'Hector,

à savoir à qui il a affaire. Les deux hommes se jaugent à distance.

Soudain, le drone enclenche ses fonctionnalités offensives. Un canon à son pointé sur Hector le frappe d'un bruit assourdissant. La violence du choc perturbe son oreille interne. Il se sent vaciller. Il essaye de protéger ses oreilles sans lâcher son arme. Ses mains ne suffisent pas. C'est alors qu'un flash de lumière se mêle au bruit, projetant une lueur blanche, aveuglante, sur Hector. Il ne sait plus où donner de la tête, la lumière, le son le désoriente, il cache son visage, se crispe sur son pistolet, pivote, expose bêtement son dos à toutes les menaces. Le drone le harcèle, Hector lance ses bras autour de lui de manière désordonnée comme un enfant fuyant une guêpe. Il tombe, un genou à terre, recroquevillé, pour éviter de s'écrouler, il prend alors appui sur le premier objet venu, le fauteuil de l'agent de sécurité. Il sent son cadavre sur le sol à sa gauche. Le contact avec ce corps encore chaud lui insuffle une violente décharge d'énergie, il se redresse dans une convulsion brutale.

À l'aveugle, Hector saisit le fauteuil et le soulève en direction du drone. Il se met à tourner sur lui-même, comme une toupie, une fois, deux fois. Il heurte la chose, la projette contre le mur. Les flashes lumineux et le bruit diminuent en intensité, Hector en profite pour ouvrir les yeux. Il aperçoit la boule roulant sur le sol, agité par le mouvement saccadé de son hélice. Hector se prépare au coup de grâce, il prend son élan et assène un violent coup de pied dans la sphère, pour l'éloigner, avec la force d'un buteur. L'objet finit sa course près de la rue, tourne trois fois sur lui-même et se tait enfin.

Hector voit trouble désormais, autour de lui le hall se perd dans un brouillard lumineux, sa rétine grillée par les flashes n'a pas encore retrouvé sa sensibilité naturelle. Il ne sait plus où il est. Qu'est-ce qu'il fait là ? Vitale ? Où est Vitale. Hector est

submergé par la douleur et la confusion. Plus rien n'a d'importance, une force irrésistible, une rage incontrôlable le pousse à avancer, encore aveugle, presque à tâtons, vers le nid dans lequel les terroristes se planquent avec leurs otages. Il hurle, le son guttural qui sort de sa gorge le libère d'un poids. Il se sent léger, il vole. Il n'est plus sûr que d'une seule chose, il va mourir ce soir.

Petit à petit des formes réapparaissent, des tâches dansent devant les yeux d'Hector. Il avance coûte que coûte, prêt à forcer l'entrée de la salle. Son pied bute sur quelque chose de mou, sur lequel il manque de trébucher. Il se souvient et se fige. Le corps du terroriste et sa ceinture d'explosif. Il baisse la tête et fait un pas de côté. Il trébuche sur un autre corps, se retient au chambranle de la porte. Sa progression est lente, mais il avance. Il lève son arme, s'apprête à enjamber un autre corps pour entrer dans la salle, quand ses tympan explosent. Un déluge de feu s'abat sur lui. Des tirs mal ajustés fusent dans sa direction. Une douleur lui irradie le bras gauche, il grimace, continue d'avancer. Vitale toujours à l'abri de l'autre côté de la salle réagit promptement. Il s'élance vers son collègue pour lui éviter de commettre l'irréparable. Vitale exécute par réflexe un plaquage dont il avait le secret lorsqu'il pratiquait encore le rugby. Hector est entraîné par une force colossale, un corps musculeux de cent kilos le détourne avant qu'il ne franchisse la porte des enfers. Les deux hommes s'écroulent alors lourdement sur le sol, à l'abri derrière une solide paroi.

Autour d'eux, le chaos se déchaîne, des éclats de bois et de béton volent en tous sens. Un nuage de poussière et de poudre s'élève et leur offre un camouflage bienvenu. Des cris suraigus, assourdissants, déchirants, résonnent dans la salle, avant de s'éteindre d'un coup, comme étouffés par un irrépréhensible

réflexe de survie. Pour vivre, il faut devenir transparent, ne pas attirer l'attention à soi, chaque otage le comprend et réprime dans une schizophrénie salvatrice ce que l'horreur leur dicte.

Hector et Vitale sont couchés l'un contre l'autre, au sol. Ils n'osent pas bouger, pour ne pas briser la magie du chaos qui les dissimule. Après une éternité, les armes se taisent enfin. Les râles des agonisants continuent de défier le silence, mêlés désormais au souffle rauque d'Hector. Vitale prend les choses en main lorsqu'il voit que son camarade saigne abondamment. Il ne parle pas de la blessure pour en nier l'existence. Il retire sa ceinture et la serre au niveau de du biceps gauche d'Hector. Il a réussi à gagner un peu de temps sur la mort.

— On va avancer à quatre pattes jusqu'à l'entrée, dit Vitale en levant la tête vers la sortie.

Hector n'est pas dupe, il ne sent plus son bras, sa chemise est poisseuse du sang de sa blessure, mais il acquiesce. Il est en vie, il ne veut ni se plaindre ni inquiéter Vitale. Le couloir vers la rue lui semble trop long. La lueur de la vie, tout au bout, est impossible à atteindre, il n'y arrivera pas.

Le nuage suffocant chargé de matières en suspension se dissipe. Les deux policiers devinent les équipes de la BRI¹ qui se préparent à entrer dans la salle. Une imposante batterie de boucliers « sarcophages » se déploie pour protéger leur intervention, les plaques de métal qui claquent sur le sol soulignent la vulnérabilité d'Hector et Vitale. Un blouson et un flingue, voilà leurs seules défenses. Les deux flics se lancent, trop lentement, Vitale pousse Hector pour accélérer le rythme. Si les terroristes voient le dispositif, ils peuvent hésiter à les poursuivre, leur donner un éphémère moment de répit. Hector trébuche, il est fatigué. Vitale s'accroupit près de lui et le soulève de son bras valide. Ils longent les murs, la progression est douloureuse, ils approchent de la porte principale.

Enfin, un souffle froid électrise Hector, l'air de la ville. Il

réalise que sa main valide est toujours crispée sur son arme. Il lâche Vitale et range son 9 mm Sig-Sauer dans son holster. Avant de passer les portes, il se penche pour saisir le drone qui l'avait agressé. Il l'attrape par sa grille de protection de sa main désormais libre. L'appareil est plus léger et plus petit qu'il ne lui a semblé dans le feu de l'action. Il le soulève sans peine.

Une fois dehors, trois gars de la BRI s'approchent pour les englober derrière la protection des « Ramsès », leurs lourds boucliers métalliques. Ils sont entraînés à l'arrière de la ligne de front. Le commandant de la section accueille Hector d'une tape virile sur l'épaule de son bras valide.

— C'est bon, les gars, on prend le relais.

Hector et Vitale ne se font pas prier. La tension retombe d'un coup. Hector avale l'air pollué de Paris, en le savourant comme jamais. L'oxygène qu'il absorbe l'apaise d'un coup. Il veut hurler, mais n'y parvient pas. Une respiration après l'autre, il chasse l'odeur de mort qui lui avait fait tourner la tête, là-bas dans la salle, avant de s'écrouler.

10. BASCULE

Hector était sonné, son cerveau coupé du monde, retranché derrière un épais nuage de brume. Lorsqu'il avait rouvert les yeux, Vitale l'avait aidé, soulevé, soutenu sur son épaule. Il criait, mais Hector ne l'entendait pas. Il s'agitait en de grands gestes pour attirer l'attention des secours. Personne ne venait, alors ils avançaient, tous les deux, soudés, au milieu du chaos, comme les derniers rescapés d'une invasion de zombies. Lorsqu'ils étaient arrivés sur place, dans une autre vie, leurs véhicules de police étaient seuls au milieu de l'avenue. Ils avaient maintenant été avalés par un dispositif démesuré qui s'étendait sur le canal, jusqu'aux jardins.

Le quartier était devenu une zone de siège, où semblaient posés anarchiquement voitures, vans et ambulances. Une sorte de blindé léger, un PVP, un Petit Véhicule Protégé, les frôla. Il se dirigeait vers la ruelle pour évacuer des blessés qui avaient réussi à s'extirper des enfers par l'entrée des artistes. Dans les interstices de ce chaos atomique en évolution permanente, des hommes, dérisoires soldats de plomb, s'affairaient, mobilisés

contre une menace évanescence. Chacun dans son rôle, tous les ignoraient. Invisibles. Hector était prêt à renoncer, à se laisser partir, résigné, là, sur le bitume gras. *Ils ne me voient pas, je suis déjà mort.*

Pourtant, pas après pas, ils s'éloignaient en boitant de l'enfer du Bataclan. Hector remarqua alors la tache sombre sur le goudron. Vidé, il nota sans plus d'affect que les corps de ses collègues avaient été enlevés, pour permettre une circulation fluide. Autour de lui, il entendit une voix, des ordres hurlés par un gradé sous pression, *On dégage le champ !* Il n'eut pas besoin de parler à Vitale. Dans le consensus des corps tendus et des regards détournés, Vitale et Hector dévièrent instinctivement leur trajectoire pour contourner la zone. Par respect ? Par dégoût ? Rien n'aurait pu leur faire fouler le sol souillé par le sang des deux policiers morts. *Mort pour eux.* La simple évocation de ce viol de leur mémoire tordit les tripes d'Hector. Il se pencha pour vomir. Vitale le soutint pour qu'il ne se vautre pas dans ses fluides corporels. Ils firent une pause, adossés à leur propre voiture.

Hector se ressaisit. En redressant le regard, il reconnut les visages familiers de ses collègues. Ils lui parlaient, s'agitaient dans une pantomime ridicule. Il n'entendait rien. Leurs sourires vides de sens aspiraient ce qui restait de la conscience d'Hector. Un des collègues prit le relais de Vitale le soutenir Hector. Ils reprirent leur cheminement. Vitale marchait, il était vivant lui aussi, il semblait perdu, mais il parut trouver du réconfort auprès du groupe de la BAC. Hector continua d'avancer dans le tourbillon, vers le centre du dispositif de sécurité, à la recherche d'une équipe médicale. Ne pas tomber, ne pas céder, ne pas flancher. Pas déjà, pas encore.

Les équipes d'intervention s'agitaient autour de lui sans prêter attention à sa présence. Les hommes de la BRI préparaient l'assaut sur le premier front. Des hommes du RAID

venaient d'arriver sur le site, en renfort. La situation était incontrôlable, inédite. Le préfet et le directeur de la Police avaient mobilisé l'ensemble des forces spéciales. On pouvait distinguer chaque groupe par leurs tenues. La BRI ressemblait à d'antiques fantassins, vêtus de sombre, casqués et protégés derrière leurs boucliers d'acier. Il s'organisait en une formation proche de la Tortue, inventée par les généraux romains. Le RAID était plus mobile. Leurs gilets pare-balles étaient une protection trop fragile face aux calibres tirés par les terroristes, l'agilité était leur couverture. Leurs cagoules noires laissaient juste apparaître leurs regards déterminés, un peu figés comme pour masquer la peur.

Hector songea alors que ses informations pouvaient être précieuses au moment de l'assaut. D'un coup d'œil circulaire, il chercha un interlocuteur pour décrire la configuration des lieux. Le centre de contrôle semblait installé près des jardins, à cet endroit de Paris où le canal Saint-Martin poursuit son chemin en souterrain. Il repéra, en retrait, un camion du RAID. Hector fut un instant hypnotisé par le ballet des gradés qui entraient et sortaient de ce véhicule. La cellule de commandement y avait fait son nid, pour piloter l'intervention et surtout protéger la confidentialité des discussions des oreilles indiscretes. Hector tapa sur l'épaule de son guide et désigna un homme bien habillé qui sortait du véhicule pour s'avancer vers eux. D'un geste, le costard noir lança un ordre à son second. Le brave homme courut vers l'ambulance des pompiers qui venait d'arriver et manœuvrait, les portes arrière déjà ouvertes.

Le gradé arriva au niveau d'Hector.

— Commissaire Mahi, c'est bien ça ?

Il peina à articuler sa réponse.

— C'est ça. De la BAC.

Le son de sa propre voix surprit Hector. Elle n'était qu'un

souffle venu d'outre-tombe. L'homme parut s'en contenter et se rapprocha. Il lui tendit une main qu'Hector ne put saisir.

— Olivier Moreau, je suis l'adjoint de Marie-Claire Renard. Enchanté.

Il avait prononcé son nom comme si Hector devait connaître cette femme. Il s'arrêta un instant lorsqu'il réalisa sa maladresse, non, il ne pouvait pas être enchanté. Il se mordit la lèvre avant de reprendre.

— Vous allez être pris en charge par l'équipe médicale. J'ai des questions à vous poser, si vous voulez bien. Pour comprendre ce qui se passe dans la salle.

D'un geste du menton, il invita Hector à se diriger avec lui vers l'ambulance rouge. Hector vacilla, son collègue ne put le retenir, il s'écroula lourdement. Le noir envahit son champ de vision. Il sentait qu'on le portait, deux infirmiers le soulevaient pour l'allonger sur un brancard. Devenu inutile, son soutien l'abandonna. Pendant qu'il était emmené vers l'ambulance, Olivier Moreau le suivit. Le monde tournait, plus rien n'était stable. Hector parvint à se concentrer. Il raconta brièvement leur incursion dans le Bataclan, ce qu'ils y avaient vu, les corps, les morts, les blessés à secourir, les terroristes, leur armement militaire, la configuration des lieux. L'effort lui donnait la nausée. Il bafouillait, ses mots se coinçaient dans sa gorge. Il ne formait pas des phrases, mais c'est tout ce qu'il avait à donner. Il tourna la tête, décrocha de la conversation, hypnotisé par le dispositif qui se déployait. Deux médecins avaient rejoint les équipes armées. Protégés d'un simple gilet pare-balle, ils s'apprêtaient à entrer dans la salle pour faire leur boulot, sauver ceux qui pouvaient l'être. L'un des toubibs désigna un espace sur le boulevard. Une équipe médicale s'y installa. C'était le premier nid, le premier point de triage des blessés qu'ils parviendraient à extirper de l'enfer de la salle. Lorsqu'Hector et son interlocuteur arrivèrent près du véhicule de secours, deux

autres infirmiers s'approchèrent pour la prise en charge. Son garrot s'était relâché, il pissait le sang, on le suivait à la trace. Il se souvint alors du drone qu'il tenait d'une main crispée, au bout de son bras valide. Il le tendit au type en costard – un pompier lui desserra les doigts – qui, en chaîne, le colla immédiatement dans les mains du second qui le suivait sans broncher.

— C'est le drone dont je parlais, murmura Hector. Ces types disposent d'un équipement hors norme. Je n'ai jamais vu de trucs comme ça avant.

Ce passage de relais symbolique déclencha un effondrement soudain de toute volonté. L'adrénaline reflua dans ses veines. La douleur dans son bras l'élança et devint insupportable. Il était livide, proche de l'évanouissement. L'équipe médicale de triage approuva son évacuation immédiate. Déjà d'autres victimes arrivaient, il fallait libérer la zone. Les infirmiers le secouèrent en montant dans l'ambulance. Hector nota que le type qui l'avait suivi était déjà reparti. Moineau ? Moreau ? Il s'en voulait, il aurait voulu faire tellement plus. Vitale l'avait rejoint et grimpa avec lui dans le véhicule. Était-il blessé ? Ses souvenirs étaient de plus en plus flous. Hector se sentait faible, une coquille vide. Il vécut la suite de la nuit entre deux eaux, flottant près des rives de l'inconscience.

Le camion sentait le brûlé, résidu des interventions précédentes. L'odeur forte, écœurante, le rassura en le reconnectant à ses sens. Un médecin posa quelques questions auxquelles il ne put répondre. Antécédents ? Traitements ? Un diagnostic provisoire tomba. Il a perdu beaucoup de sang, hémorragie, perfusion. Hector regarda la poche osciller un moment au-dessus de lui. Il ne ressentit aucune piqûre, mais un instant après, une douce chaleur se répandit dans son bras.

Vitale s'était assis sur un strapontin devant la porte, juste à ses pieds. On redressa Hector avec un oreiller, on avait peur

qu'il s'étouffe dans ses vomissements. *Comme Jimi Hendrix*, pensa-t-il sans savoir pourquoi. Il y eut un moment de flottement lorsque deux brancardiers arrivèrent avec un blessé sérieux. Pas assez de place, Hector mesura la chance d'être déjà installé, l'homme fut emmené vers un autre véhicule, tandis que ceux qui s'occupaient de lui fermèrent les portes de son ambulance. Hector cessa de lutter. Sa tête s'enfonça dans son oreiller moelleux. Le vertige lui donna l'impression de tomber, d'avoir la tête en bas.

L'ambulance démarra dans un crissement de pneu, ballotant le brancard mal calé au gré des changements de direction. L'équipe médicale s'accrocha aux sangles sur les parois pour garder l'équilibre. Alors que la violence de la scène s'éloignait, le son de la sirène éclata soudain dans la tête d'Hector comme un cri, déchirant ses tympanes. Les pleurs de cette femme dans le hall du Bataclan résonnèrent à nouveau en lui jusqu'à lui tordre les tripes.

L'ambulance fonçait sur un long boulevard qu'il ne pouvait apercevoir, cahotant sur les pavés. Vitale était tantôt projeté à droite contre un infirmier, tantôt jeté sur la parois. La réalité semblait refluer, cette ambulance les emmenait vers un autre monde. Peut-être était simplement l'effet de l'analgésique qui envahissait son corps ?

L'infirmier se fraya un chemin vers l'avant pour s'occuper du bras d'Hector.

— C'est le même bordel partout. Il y a aussi une attaque au Stade de France, apparemment. Ils n'ont pas pu rentrer, ils ont essayé de fuir, dit-il au médecin. En tirant sur tout ce qui bouge au passage, avant de s'explorer.

La ceinture d'explosif ! Hector avait oublié d'en parler. Il agita les lèvres. Aucun son n'en sortit. Alors, il laissa Vitale mener la conversation.

— Vous savez ce qui se passe ?

— Une attaque terroriste. Coordinée, dans plusieurs endroits de Paris, au Bataclan, sur le canal et maintenant au Stade de France. C'est ahurissant.

— Beaucoup de morts ?

— Oui, impossible de dire combien pour le moment.

— On va où, là ?

— Pas loin, au PMA, le Poste Médical Avancé. Un hôpital militaire bricolé, quoi. La plupart des blessés graves ne sont pas transportables.

Alors qu'il prononçait ces mots, l'ambulance ralentit sa course folle dans les rues de Paris. Par la petite fenêtre arrière, Hector devina la pointe de la colonne de la Bastille, dressée vers le ciel. Il tenta de se lever, se souleva de quelques centimètres. Le véhicule s'arrêta brusquement, écrasant Hector dans sur son oreiller en position allongée. Il grimaça. L'infirmier et le médecin ouvrirent les portes et sortirent pour obtenir de l'aide. Un deuxième véhicule se gara derrière eux, deux brancardiers en sortirent en trombe, portant un homme ensanglanté. Ils leur grillèrent la priorité.

Hector et Vitale restèrent seuls dans le véhicule. Hector redoutait cette confrontation. Il regrettait son coup de folie dans le Bataclan. Son coéquipier lui avait sauvé la vie, en risquant la sienne. Les regards des deux équipiers se croisèrent. Vitale lut dans son esprit. Il lui prit la main. La chaleur apaisa le froid qui enveloppait maintenant Hector. Vitale ferma les yeux. Était-ce un pardon ou juste une manière de lui dire « pas maintenant » ? Deux infirmières arrivèrent avec un médecin pour l'extraire. Ils parleraient certainement, plus tard. Vitale les suivit. Il se tenait debout, semblait bien se porter. Cela reconforta Hector, allégea sa culpabilité.

Dehors, la circulation sur la place avait été bloquée. Au centre, un hôpital de fortune avait émergé. Trois grandes tentes d'intervention avaient été dressées à la va-vite pour accueillir

les blessés sérieux, ceux trop graves pour être bougés, mais pas assez mourant pour être abandonnés.

Hector reconnut les deux hommes qui couraient vers eux et les dépassèrent pour remonter dans l'ambulance, ceux qui avaient pris soin de lui. Le médecin et l'infirmier repartaient pour affronter le chaos. Le véhicule démarra, portes encore ouvertes, sirène hurlante.

Un militaire en uniforme s'avança vers eux. En deux échanges, il orienta Vitale, soutien psychologique, tente du fond. Son collègue quitta à regret Hector, le saluant d'un geste de la main. *On se retrouve plus tard*. D'un autre signe, Hector fut envoyé vers la tente chirurgicale.

Sur le chemin, il fut agité par le mouvement rapide des brancardiers trottant entre les hommes et les femmes qui organisaient le *dispatch*. Deux autres ambulances arrivèrent pour déposer des blessés. La rotation des véhicules était rapide, le flux des victimes sans fin. Le mouvement des secours autour de lui était écrasant, envahissant. Il n'avait qu'une chose à faire, s'abandonner et attendre son sort. La guerre faisait rage au cœur de Paris, mais lui n'était plus de cette bataille-là. La victoire reposait sur les épaules de ces hommes qu'il avait croisés devant la salle de spectacle.

L'affrontement qui s'annonçait long ne s'éternisa pas. Un éclair d'une luminosité aveuglante emplit soudain le ciel. Le bruit assourdissant d'une détonation suspendit le temps. Un bang, sec, violent, suivi d'une vibration, comme un avion de chasse passant le mur du son, lui coupa le souffle. Tout Paris trembla d'un coup, puis ce fut le silence. Tous sur la place de la Bastille s'arrêtèrent dans leur mouvement, figés dans l'effroi.

À quelques pas, un gradé qui dirigeait les opérations de secours se ressaisit. Il hurla dans sa radio.

— C'était quoi, ce bruit ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Le souffle du bruit blanc pour seule réponse.

— Bordel, y a quelqu'un ? Besoin de renfort ? Répondez ?
Une voix rauque sortie d'outre-tombe leur répondit.

— *Une bombe a explosé. Plus personne ne bouge à proximité du Bataclan.*

— Comment ça ?

L'homme qui parlait dans la radio semblait à bout de souffle. Il était difficile de l'entendre.

— Besoin de renfort ? répéta le militaire.

En guise de réponse, on entendit l'homme qui s'agitait à l'autre bout au travers des crachouillis du petit haut-parleur.

— *Attends je vais... scritch... t'aider. Ne bouge pas... j'arrive. Bordel... scritch... que c'est que ce truc ? Ils sont brûlés... se décomposent à vue d'œil. ... beuargh...*

Le gargouillis des vomissements leva le cœur d'Hector.

— *Du sang... On vomit du sang... Bordel, c'est quoi ce truc. ... Arg... Bang... On vomit nos tripes. On se digère. On se dissout.*

Le bruit du talkie-walkie tombant sur le sol. La voix de l'homme fut plus distante, couverte par des dizaines de cris de souffrance. Dans un dernier souffle, il murmura à l'autre bout de la ligne.

— *Putain, c'est pas une bombe propre... scritch... Chimique ou un truc comme ça.*

Au cœur de Paris, à l'autre bout des ondes, à quelques centaines de mètres d'eux, il n'y eut plus que des hurlements, qui lentement s'éteignirent en un râle glauque. Ce cri, incrusté dans l'esprit d'Hector, vibrera en lui comme un bourdonnement permanent, hantera ses nuits et celles de tous ceux qui l'ont entendu, comme le son d'une plaie qui jamais ne se refermerait.

Hector rendit les armes. Ses paupières se refermèrent sur une trop longue nuit.

11. LIMBES

L'ombre m'a enveloppé, lourde, dense, écrasante. Elle me maintient allongé, dans cette position de cadavre qui ne veut pas flétrir. Depuis combien de temps suis-je là, dans cette éternité obscure qui m'opresse ?

Qui a dit que les ténèbres pouvaient être sereines ? Cette nuit qui n'en finit pas m'obsède, comment trouver le repos et l'apaisement dans l'errance immobile ?

La question m'étrangle, une convulsion m'agite, un bip strident, un sifflement continu me vrille le crâne. Mes mains tentent de protéger mes oreilles. Effort éperdu, geste impossible, je n'ai plus de corps dans cet espace. Je suis immatériel, vaporeux, restes déshydratés et vaseux, qui collent au fond du récipient quand le corps s'est évaporé, des restes gluants et dégueulasses, résidus organiques d'une existence ectoplasmique.

Dans cette éternité obscure, j'entends les voix de ceux que j'aime, de ceux qui ne veulent pas m'oublier, qui peuvent donner le peu d'amour de contrebande qu'ils ont réussi à passer en fraude à l'entrée de ce lieu sans vie, ceux qui se

souviennent de nos instants heureux, ensemble. J'essaie de leur répondre, ils ne voient rien de ma lutte, pas même un soubresaut. Le moniteur bipe toujours à ma gauche. Une voix gouailleuse se rapproche, une femme, simple humanité en une blouse blanche. Je l'accueille comme un ange blanc déployant ses ailes. L'infirmière s'affaire. Ce n'est pas grave, elle tapote, ajuste, règle les appareils sur mes constantes trop changeantes. J'apprécie le paradoxe. Elle rassure ceux que je devine assis sur un siège inconfortable d'hôpital, recroquevillés dans un coin de la pièce, pour ne pas gêner. Je replonge hors du monde, loin de cette réalité qui m'a recraché, parce que je l'étouffais, parce qu'elle ne voulait plus de moi.

Je vis dans un rêve immobile, le vrai, le faux se mélangent, la réalité s'est desséchée, compressée. Elle tient dans cette sphère de matière noire qui danse face à moi. Est-ce que j'ai tout imaginé ? C'est possible, angoissant, rassurant. Je ne suis plus qu'une pensée, un esprit torturé, je matérialise des formes, je les invente. Elles m'entraînent dans une farandole sinistre, je tourne avec elles, j'espère les toucher. Je veux bouger le bras, une barrière mentale m'en empêche. J'enrage. Enfermé en moi, prisonnier de mon corps, je claustrophobise, je suffoque. Le sifflement aigu de mon appareillage revient. C'est mon mode de communication, écho aux mille sirènes, police, pompiers, ambulances, qui sans relâche me hante. Je crois que je n'entendrai plus jamais le silence.

Le noir est permanent. Est-ce que je suis aveugle ? Je ne suis plus qu'une ouïe, un pavillon et un tympan qui vibre aux sons qui m'enveloppent. Souvent, je capte au-delà des ténèbres, par

delà le bruit j'attrape des émotions fugaces. Alors, je me dissous dans des larmes arides.

Dîna est venue, encore une fois. Elle m'a serré la main, c'est étrange comme je l'ai senti. Une chair de poule m'a parcouru le corps. Elle m'a parlé, m'a remercié pour le message sur le répondeur. Elle a pleuré aussi. Sa famille l'a rejoint et ce n'a plus été pareil, ce jour-là. Le charme s'est brisé. Elle s'est remise à jouer un rôle, elle a pris la posture de la veuve éplorée. La veuve ? J'ai envie de rire à ce lapsus. J'ai envie de crier. Hé ho, bordel je suis là !

Ils sont restés longtemps. Ils ont parlé, ils ont raconté le monde, là dehors, tout ça paraît loin, si près, je n'en sais rien.

— Plus de 3 000 morts !

Je reconnais la voix de Dîna.

— C'est fou, répond un frère.

— Oui, j'ai peur, encore. Toujours. Tiens, regarde, j'en tremble.

Je m'en veux alors de n'avoir pu la protéger. J'ai envie de la serrer dans mes bras.

— Je ne peux plus vivre à Paris. Tu as vu, je ne suis pas la seule, non ? Tout le monde se barre, on a tous la trouille de la Plaie. C'est comme le nuage de Tchernobyl. *N'ayez pas peur, ce n'est pas dangereux, on vous protège.* C'est ça, oui.

La Plaie ? Ce n'est pas la première fois que j'entends ce mot, mais je ne parviens pas à lui donner un sens. J'ai envie de hurler. Dites-moi ce qu'il se passe. Racontez-moi ! Expliquez-moi !

Dîna ne parle pas seulement d'elle et des peurs qui la paralysent. Elle me raconte la vie, me parle un peu de ses envies. Je m'accroche à chaque détail, à chaque émotion que je peux attraper, à

chaque petit bonheur. Elle me plaint, vraiment, je la sens sincère. Elle pense à moi, à ce que j'ai vécu, là-bas, dans le Bataclan. Avant. Sa voix blêmit lorsqu'elle évite de parler de ce que je suis devenu. Lorsque je l'entends, mon cœur s'écrase. Je devine que la vie l'entraîne ailleurs. Elle pleure moins, c'est déjà ça, mais à mesure que son chagrin se calcifie, je sens qu'un mur s'élève. Elle se morfond, elle regrette, elle tourne petit à petit la page du drame qui la retient dans les limbes avec moi, alors que la vie l'appelle. Elle traverse tous les stades du deuil. Moi, je suis en vie. Ou presque. Différent, certainement. J'ai peur de découvrir ce que je suis devenu, je ne parviens pas à l'entendre dans le regard des autres.

Heureusement, les collègues viennent de temps en temps. Ah, les potes, fidèles à eux-mêmes, ils blaguent dans la chambre, parfois ils chahutent. L'infirmière les rappelle à l'ordre, gentiment, avec son accent du sud qui chante comme un rossignol dans ma tête. « Il a besoin de vie », lui répond Vitale. Il fait toujours mouche celui-là, j'ai besoin de mouvement, d'énergie, de sentir une connexion avec le monde. Je suis une araignée sur sa toile, étrange et inquiétant, je guette les vibrations du fil qui m'empêche de sombrer.

Allez, dites-moi que j'ai encore ma place parmi vous, qu'il suffit que je veuille bien la reprendre ?

Il y a parfois d'étranges pèlerinages qui se recueillent dans ma chambre. Un jour, des pontes ont défilé. Le premier, je ne l'ai pas reconnu. Le préfet de Police, je crois, obséquieux et grave, ça pourrait bien être lui. Un con. Il y avait du monde à sa suite. Il m'a présenté au groupe.

— Commissaire Mahi, monsieur le Président. C'est le premier à être rentré dans le Bataclan, avec le commissaire Dante, ici présent.

Ben, mon cochon, t'es commissaire aussi maintenant ? Il y a

eu du blabla fait d'hommages ampoulés et de louanges déplacés. Les gens ont vibré à l'unisson, en acquiesçant gravement, hum, hum, je les imaginais secouer la tête, penser à leur prochain rendez-vous, leur soirée entre amis, on amènera une bonne bouteille, la vie ne s'arrête pas. Pas la leur en tout cas. Ils sont venus pour quoi ? Pour moi ? Aucune attention, je ne suis pas là, juste un symbole, une étape obligatoire dans un plan de comm. Personne n'en croit un mot, mais il faut le faire, pour le protocole, pour le journaliste qui les suit avec une caméra. Je n'ai pas vu Vitale, mais je l'ai deviné, j'ai reconnu son pas près de la fenêtre. Je l'ai imaginé se tourner, leur faire dos pour regarder dehors, fuir ce cérémoniel hypocrite.

Ils ne sont jamais revenus.

Sauf Vitale, bien sûr.

Vitale est toujours là pour moi, le bougre, il s'accroche. Il vient régulièrement. Il m'aide à faire sens du monde, au-dehors, si l'on peut dire. Je suis souvent confus, alors il m'explique patiemment. Il devance mes questions, comme s'il lisait dans mes pensées.

Un jour qu'il est seul, il me raconte, comme s'il cherchait lui aussi à s'éveiller d'un méchant songe, me parle d'une voix venue d'ailleurs, tremblante et fragile, comme un souffle grave remontant de l'âme. Alors, je sais que je n'ai pas rêvé, nous y étions ensemble dans cet enfer éphémère.

— Tu te souviens, là-bas, à la Bastille. Je t'ai perdu, je t'ai abandonné, alors tu as plongé. J'ai l'impression que c'est ma faute, que tu fais un peu la gueule, que tu m'en veux, mais tu vas revenir, j'en suis sûr, parce que tu ne vas pas me laisser comme un con, hein ? Comme un con, je te dis. J'ai saisi le message, Hector, alors reviens. Y a que toi qui peux comprendre ce qu'on a traversé. Ensemble. Cette bombe qui a

explosé, je ne sais pas si tu as entendu le bruit, si tu étais encore là avec nous, encore de ce monde éveillé, ou si c'est après que tu as renoncé à vivre parmi les survivants. Ensuite, on a basculé dans une autre dimension. Une putain de science-fiction, une connerie de multivers, disent certains. Peut-être que c'est moi qui vis dans le coma, que j'imagine tout ça. J'en sais rien honnêtement, c'est louche. L'explosion a tué tout le monde dans la zone. On appelle ça la Plaie, maintenant. Un No Man's Land, personne ne peut y vivre, pas même le traverser. C'est comme un grand cube, rempli d'une sorte de radioactivité bizarre, avec une frontière bien nette. Un moment, tu es dans Paris, tu fais un pas et tu franchis la porte d'un espace mortel et invisible. Si tu t'obstines, tu tiens cinq minutes, tu gerbes, tu te décomposes. Voilà. Tu vois le topo, c'est ça, c'est la Plaie. C'est Paris, maintenant, une ville avec une zone morte en plein milieu, comme une balafre. Un monument aux morts, qu'on n'est pas près d'oublier. Pas dangereux ? Mon cul, oui. Et tu sais, quoi ? Personne n'explique le phénomène. À la télé, ils défilent tous avec leurs hypothèses, tu vois comme ils sont. Personne ne sait, alors ils meublent, ils inventent, ils rationalisent. Le plus étrange, c'est que la vie continue autour. Bien sûr, il y en a qui flippent, alors le maire essaie de rassurer tout le monde. *Restez, ce n'est pas dangereux !* Tu parles ! Je te comprends Hector, je sais que t'as pas envie de revenir, hein ? Moi aussi, si je pouvais mettre la tête dans le sable, oublier tout ça, ne plus porter le poids de ce soir-là... On a fait le max, non ? On ne pouvait pas faire plus, mais c'est pas assez, merde. Je ne sais plus quoi faire, Hector. J'ai envie de m'allonger et dormir avec toi. Je ne veux plus entendre parler de la Police. Ce n'est plus pareil, sans toi, à toujours avaler ce même goût de métal, le goût du sang qui ne veut pas s'effacer, j'ai l'impression que j'ai merdé, que j'ai perdu le seul type avec qui je peux partager cette folie. Tu sais, je patrouille toujours dans le même quartier, j'ai l'impression de

te voir dans les rues, de t'entendre. Et puis, je suis obsédé, j'entends la Plaie qui m'appelle, les morts qui pleurent, la ville qui saigne. Pourquoi je continue Hector, hein, pourquoi ?

Vitale s'arrête de parler lorsque sa voix se brise sur l'écueil de ses interrogations. Le silence revient. Je ne l'entends pas partir.

Désormais, j'y repense sans cesse, une obsession, des milliers de questions tournent dans ma tête, mais il y en a une qui me hante. La femme enceinte que nous avons sauvée ? Est-ce qu'elle va bien ? Vitale, dis-moi qu'on n'est pas entré dans cet enfer pour rien, hein, mon ami ?

J'ai cru entendre Yacine me parler. C'est impossible, alors franchement, je ne sais pas si je suis encore en vie. Lui est mort en tout cas. Je le sais. Rachid l'a vue, il me l'a dit. Il était triste, le paternel, mais il n'a pas pleuré, il a pris ça comme une fatalité, un coup du destin. Le karma – lui a dit le *mektoub*. Moi, je n'ai d'abord pas cru à l'histoire sordide qu'il m'a racontée, puis je t'en ai voulu. Pourquoi t'as déconné comme ça, frère ? Après, forcément, il ne me restait plus que la police pour rééquilibrer la balance de l'univers, pour racheter tes péchés. Alors toi, le *khey*, pourquoi tu viens encore me faire chier dans mes limbes ?

Toi, dans ce noir absolu, tu as murmuré, tu m'as dit que tu comptais sur moi. « Petit frère, tu n'as pas fini. » Voilà. Six mots. Tu es revenu avec une phrase énigmatique, un truc de gourou. Et tu t'es barré, sans me laisser le mode d'emploi. J'ai trouvé ça gonflé, limite provocateur. J'ai tourné la page, Yacine. Moi aussi, j'ai ma plaie, un no man's land de l'âme, dans lequel que je ne peux pas entrer. Tu le sais, alors s'il te plaît, fous-moi la paix.

. . .

Le frère qui s'accroche à moi, c'est Vitale. Il ne m'a pas abandonné. Il vient souvent me voir. Il n'est pas toujours joyeux, pas toujours tendre avec moi, mais en fait j'aime bien quand il me parle franchement. Il a raison, Vitale. Peut-être que je suis là, parce que je n'ai nulle part où aller. Je ne peux pas mourir, je ne veux pas vivre. Qu'est-ce qu'il me reste ?

Il me reste l'avidité, la rage, le besoin de répondre aux questions qui me pourchassent. Puisque je ne peux pas partir, il me faut revenir, affronter le vide et l'horreur de cette bombe qui a tué sans distinction, qui a piétiné nos âmes, qui a mis sur un pied d'égalité les victimes, les terroristes, les secours et les forces de l'ordre. Mes collègues. Combien sont encore en vie, combien espèrent encore ?

Avant de partir, je veux voir planer la paix au-dessus de moi, revoir l'humanité au-delà de cette folie aveugle. C'est vrai, je n'ai pas fini. Mon esprit lutte, je remonte le temps, les images se défilent à l'envers, comme sur une cassette VHS qu'on rembobine. Il y a un peu de grain, une image se détache, fantôme de mes obsessions. Je croise le regard perdu de cette femme dans la ruelle. Je sais que je dois la retrouver, je devine, j'imagine qu'elle a les réponses à des questions que je ne sais même pas formuler. Mon corps s'alourdit, mon âme s'allège, flotte devant mes yeux comme un mirage lumineux. Mes paupières papillonnent, mes pupilles dilatées me brûlent. Je crois voir un visage penché sur moi. J'ouvre en conscience les yeux pour voir qui m'accueille. Simple hallucination. Je suis seul face au plafond sale. J'ai rêvé d'un autre réveil, d'un autre monde, peut-être, mais je suis vivant.

NOTES

2. 2. Apolline se planque

1. Max Planck
2. Un dessin de Peter Steiner publié dans le New Yorker en 1993 est devenu célèbre. Il montre deux chiens devant un ordinateur. L'un d'eux est en train de taper au clavier et se justifie auprès de l'autre : « Sur Internet, personne ne sait que tu es un chien. » C'est un symbole de la liberté et de l'anonymat d'Internet.

3. 3. Sixtine

1. Intelligence Artificielle. Prenez des notes, je ne le répèterai pas.

9. 9. Fétide

1. Brigade de Recherche et d'Intervention.

